

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

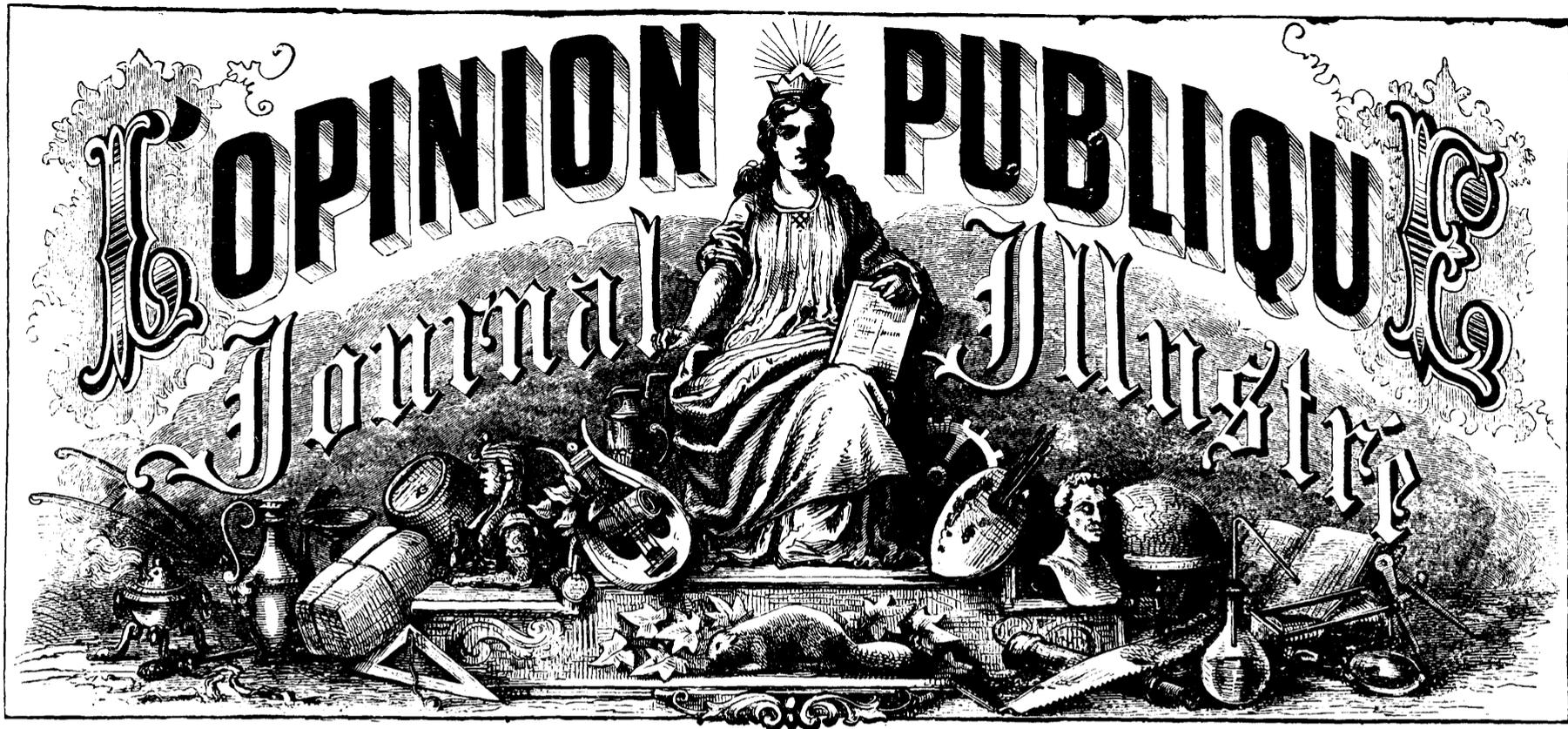
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. II.—No. 16.

MONTREAL, JEUDI, 20 AVRIL, 1871.

{ ABONNEMENT. \$3.00.
PAR NUMERO. 7 CENTS.

LE BAL DU 11 AVRIL.

Il est passé ce bal comme passent les plus belles choses de ce monde; il a duré l'espace d'une nuit. Mais quelle nuit! pleine de clarté, d'éblouissements et de vertige. Avec des nuits comme celle-là, j'en connais qui se passeraient des jours. Le fait est qu'on y voit aussi clair, plus clair même.

Je ne pensais pas vraiment qu'il y aurait autant de monde, autant de dames surtout, à ce bal donné par les célibataires. Car enfin, honorer les célibataires! ce n'est pas précisément honorer la vertu, et il n'est pas prudent, il me semble, d'encourager une pareille institution quand on a des filles à marier. On m'assure que ces dames savent bien ce qu'elles font; l'expérience leur a appris que le célibat ne traverse jamais ces flots de lumière, de dentelle, de soie et de diamants sans essuyer quelque naufrage. Il paraît que dans ces bals enchantés, il vient à ces vieux garçons blasés, avides de fortes émotions, des inspirations soudaines, des moments d'enthousiasme dont une mère intelligente ou une fille bien instruite sait tirer parti. Un mot d'amour, c'est si vite dit! une demande en mariage, c'est si vite fait!

Alors, tant mieux!

Plus que personne ces vieux doivent savoir que celui qui s'expose au danger y périclète, et qu'il n'est pas si facile de passer froidement toute une nuit sous le feu de cinq ou six cents prunelles, de lutter contre ces terribles mitrailleuses. Il faut avouer que si les mitrailleuses ne faisaient jamais plus de mal que cela, on en rirait bien, même si tous les vieux garçons qui ne se *rendent pas* étaient mis en pièces; car enfin ils méritent bien de mourir pour les femmes, puisqu'ils ne veulent pas vivre pour elles.

D'ailleurs, c'est si vite remplacé un vieux garçon!

Tout de même, ils étaient bien gentils, ces messieurs, le 11 avril courant, et je me hâte de leur rendre justice; autrement, on aurait le droit de crier à l'ingratitude de *L'Opinion Publique*. Ils ont bien fait les choses, et si individuellement ils ne valent pas grand chose, collectivement, ils sont magnifiques. On parlera longtemps de leur brillante manifestation du onze avril 1871; on se racontera leur vaillance, leur galanterie et leur libéralité de père en fils; de chacun d'eux les jeunes filles ont dû dire en soupirant: Que c'est malheureux qu'il ne se marie pas!

Oui! et dire que ce sont les meilleurs parmi les hommes qui ne se marient pas! Du moins, c'est une femme qui a dit cela. De sorte que ce sont les gens mariés qui devraient être garçons, et ce sont les vieux garçons qui devraient être mariés, et ce monsieur que mademoiselle désire pour son mari aurait dû être son père. Mais pourquoi donc cette anomalie? Ma foi! c'est sans doute parce qu'il faut que le mariage soit une source de mérites, un moyen de sanctification. Mais, alors, c'est peut-être la même chose pour les femmes? C'est très-possible, c'est probable même. C'est l'histoire de la pomme divisée dont les moitiés ne peuvent se retrouver; si elles se retrouvaient, le mariage serait le paradis sur la terre; or, il ne faut pas que ce soit le paradis.

Allons, j'entends des voix courroucées qui me crient: "Mais parlez-nous donc du bal, malheureux! Dites-nous donc si c'est beau un bal?"

Comment, si c'est beau? Lorsqu'on passe devant les vitrines de la rue Notre-Dame, on s'arrête ébahi à la vue

des belles toilettes qui y sont étalées, on ne peut en détacher ses yeux. Eh bien! croit-on que ces toilettes sont moins belles, lorsqu'elles sont portées par des êtres animés et raisonnables, très animés même? Qu'on s'imagine un beau lac dont chaque vague, étincelante de diamants, de rubis et d'émeraudes, couverte de fleurs, ferait miroiter sous les rayons du soleil les couleurs les plus riches, les plus variées. Ce serait beau, n'est-ce pas? Eh bien! donnez la vie à cette vague, donnez-lui un cœur, une âme, des yeux, des oreilles, des lèvres roses, des joues vermeilles, des épaules et une chevelure ondoyante, faites-la parler, rire et danser, animez-la de ce souffle divin qui crée l'homme, et on aura une idée du spectacle magnifique que la salle St. Patrice offrait mardi dernier.

—Y avait-il beaucoup de jolies femmes?

Toutes les femmes sont jolies dans ces circonstances-là; et comment ne le seraient-elles pas, lorsqu'elles emploient tout leur esprit et leur cœur à l'être, ou du moins à faire croire qu'elles le sont, à force d'être aimables?

—Quelle était la plus belle femme?

Ah! En voilà une question épineuse.

Il est difficile de dire quelle est la plus jolie fleur d'un parterre.

A part certain type extraordinaire qui se trouve très-rarement à réunir tous les suffrages, il est difficile de décerner la couronne de la beauté en pareille occasion.

C'est si vrai, que, mardi dernier, j'ai entendu dire d'au moins quinze femmes:—c'est la reine de la soirée.

Il y a tant de variété, tant de nuances dans la beauté! Et les goûts sont si différents! Il y a la beauté blanche et froide comme le marbre, aux yeux bleus, à la chevelure dorée, remarquable par la pureté et la délicatesse des lignes, la beauté sévère et monumentale qui produit l'admiration et le frisson. Il y a la beauté brune aux yeux et aux cheveux d'ébène, vive, animée, au sang chaud, au cœur ardent, pétillante de verve et d'esprit qui réchauffe, réjouit et charme.

Il y a la personne qu'on suit du regard, qu'on observe constamment avec un sentiment de muette admiration, et dont on se tient éloigné. Et il y a la femme qu'on oublie de regarder et d'admirer tant elle est aimable et charmante. Maintenant, ces qualités se combinent à l'infini; celle-ci l'emporte d'une manière et celle-là de l'autre. Comment faire un choix, porter un jugement juste et impartial?

D'ailleurs, dans ces questions comme dans toutes les autres, il y a des préférences inspirées par l'amour-propre et l'intérêt, par la sympathie qui nous fait pencher du côté de ce qui nous ressemble ou ressemble aux nôtres.

Ainsi, les Anglaises étaient généralement mieux mises, mardi dernier, elles étaient plus gaudes, plus belles, disons le mot; les Canadiennes étaient plus jolies, plus aimables et plus gaies. Mais inutile de revenir sur la distinction que j'ai faite plus haut.

Je n'ai plus d'espace et je n'ai pas encore parlé des belles décorations faites par MM. Gauthier et Vervais dans la belle salle St. Patrice, de la musique et du réveil-lon de M. Victor, des flots de champagne et de moselle qui ont coulé, ce soir là, par la grâce des généreux célibataires. Disons que tout cela était bien, très-bien. Quelques plats de M. Victor étaient manqués, dit-on; ce qui arrive rarement à notre Vatel; il y a des accidents dans les meilleures familles.

Les membres canadiens-français du comité étaient MM.

Nolan Délisle, Joseph Loranger, G. Drummond, N. Duvernay et J. O. Turgeon. Ils méritent des éloges pour le trouble qu'ils se sont donné et les égards qu'ils ont montrés pour la société canadienne. On dit que la plus grande part de mérite dans l'organisation revient à M. N. Delisle. Ce bal a coûté aux célibataires plus de deux mille piastres. C'est à décourager de rester garçon.

L. O. DAVID.

LES SECRETS DE L'AVENIR.

Nous trouvons dans un livre écrit en 1848 par le vicomte d'Arlincourt, des pages magnifiques sur la restauration des Bourbons et la destinée du comte de Chambord. C'était pendant le règne de cette fameuse république de 48, quelque temps après les émeutes qui avaient ensanglanté la capitale. Alors, comme aujourd'hui, on interrogeait l'avenir, on cherchait un homme. On croyait que cet homme serait le comte de Chambord.

Voici ce qu'écrivait alors le vicomte d'Arlincourt:

"Il est un nom sacré, en France, un nom d'attente et d'avenir, qui n'était murmuré l'an dernier que comme un souvenir; il pourrait l'être aujourd'hui comme une espérance; il pourra l'être plus tard comme un refuge.

"Qui ne se rappelle encore les mots prophétiques de M. Odilon-Barrot, prononcés sur la rade de Cherbourg:—Gardez bien ce dépôt sacré! Cette jeune "tête un jour pourra sauver l'Europe?"

"Qui ne se rappelle aussi ces beaux vers de M. Victor Hugo à la naissance de l'enfant prédestiné:

"Peuples! chantez votre victoire!

"Un Sauveur naît, vêtu de puissance et de gloire!

"Il réunit le glaive et le sceptre en faisceau.

"Des leçons du malheur naitront des jours prospères,

"Car de soixante rois, ses pères,

"Les ombres sans cercueil veillent sur son berceau.

"Qui ne se rappelle enfin cette ode admirable de M. de Lamartine:

"Toujours échappé d'Athalie,

"Quelque enfant que le fer oublie,

"Grandit à l'ombre du Seigneur.

.....

"Il vient quand les peuples victimes,

"Errent au penchant des abîmes,

"Comme des troupeaux sans pasteur.

.....

"Il saura qu'aux jours où nous sommes,

"Pour vieillir au trône des rois,

"Il faut montrer aux yeux des hommes

"Ses vertus auprès de ses droits."

Après avoir rendu hommage à la belle intelligence et au grand cœur du comte de Chambord, à son ardent amour pour la France et la véritable liberté, M. d'Arlincourt raconte une scène charmante que nos lecteurs liront avec grand plaisir.

"Un jour, il y a de cela plusieurs années, le comte de Chambord se rendait en Italie accompagné d'un de ses vieux serviteurs. Il passait, incognito, sur un bateau à vapeur dont la destination était Venise.

"—Y a-t-il à votre bord quelque Français?" demanda le jeune prince au capitaine du navire.

"C'était toujours là sa question en pareille circonstance.

"—Un seul, lui répondit l'officier. Il est de la ville de Lyon.

"—Comment l'appellez-vous?

"—Duval.

"—Un commerçant?

"—Il m'a l'air d'un simple ouvrier."

Oh ! qu'importait au comte de Chambord le rang du passager inconnu ! Ce qu'il demandait d'abord, c'était un compatriote. Ce qu'il cherchait avant tout, c'était un Français,

Il va droit à l'ouvrier de Lyon. Celui-ci, ne se doutant en aucune façon de la singulière rencontre que son étoile lui avait réservée, commence à causer familièrement avec son compagnon de voyage.

« Ils étaient de même âge tous deux.

«—Venez-vous de Paris ? dit Henri.

«—J'y étais cet hiver. Et vous ?.....

«—Moi !..... réplique en soupirant le fils de France, oh je voudrais bien y aller.

«—Est-ce que c'est l'argent qui vous manque ?

«—Non.

«—Eh bien ! alors qui empêche ?....

«—C'est là une grande question.

«—Ce sont vos parents ?....

«—C'est l'un d'eux. Est-on toujours content à Paris ?

«—De quoi ?

«—De la Révolution de juillet.

«—De Louis-Philippe ? non certes. On ne peut plus souffrir ce vieux ladre.

«—On voudrait donc..... un changement.

«—Oui.

«—Se rappellerait-on le duc de Bordeaux ?

«—Grand Dieu ! non : pas le moins du monde ; quant à moi, je me ferais plutôt tuer que d'en revenir là. Ce serait le comble du malheur.

«—Pourquoi ?

«—On le dit imbécile.

«—Est-ce bien sûr ?

«—C'est positif. En outre, il est fier, dédaigneux, puis dévot : un vrai jésuite !....

«—Il faudrait voir cela par vous-même.

«—J'en serais parbleu désolé. D'ailleurs, il ne parle à personne, il ne se laisse pas approcher. Si jamais il venait en France.....

«—Eh bien !

«—Je tirerais sur lui.

«—Je ne le crois pas.

«—Pourquoi donc.... est-ce que vous l'aimeriez ?

«—J'en conviens.

«—Et vous le connaissez ?

«—Je l'avoue.

«—Ah ! s'il vous ressemblait, à la bonne heure ! S'il avait votre esprit !.... vos manières !.... Vous, tenez ! vous me plaisez fort !

« Et il serrait la main du comte de Chambord avec l'effusion de la franchise et de la jeunesse.

« L'entretien se continua ainsi, une partie de la journée, entre l'ouvrier et le prince ; ils parlaient commerce, politique, industrie, beaux-arts ; et Duval paraissait ravi.

« L'heure de se quitter arriva.

«—Laissez-moi votre nom par écrit, dit le prince à son compagnon.

«—Le voici : *Baptiste Duval*. Maintenant, donnez-moi le vôtre.

«—Le voici : *Henri de Bourbon*."

« L'ouvrier recula confondu.

«—Vous seriez le duc de Bordeaux ?"....

Et ses regards se portaient sur la charmante figure du prince avec un mélange inconcevable d'attendrissement et d'effroi. Ses jambes chancelaient sous lui.

«—N'en dites plus autant de mal, reprit en souriant le comte de Chambord ; vous avez pu juger par vous-même....

« Ah ! combien on m'avait trompé !.... répliqua Duval en essayant ses yeux qui se mouillaient de larmes.

«—Vous ne tirerez plus sur moi ? dit le prince.

«—Sur vous ?.... interrompit l'ouvrier avec véhémence ; oh ! si jamais je prends un fusil, ce n'est pas contre vous que je me ferai tuer. Mais, pardonnez une question : peut-être un jour serez-vous roi ; que seraient vos idées sur le trône ?

«—Celles-ci, répondit Henri : *Récompenser tous les services rendus à la France ; maintenir tout ce qui s'est fait de bien ; réformer tout ce qui n'a produit que du mal.*

«—Ah ! que n'ai-je ici tous les miens ! s'écria Duval hors de lui. Si le pays pouvait vous entendre !....

Et peu de temps après, l'ouvrier, reprenant la route de Paris, se disait tout bas à lui-même

«—Dieu frappera Louis-Philippe."

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE.

On lit dans l'*Univers* du 1^{er} Mars :

Nous avons reçu, du diocèse de Laval, le récit que nous allons reproduire et nous avons cru convenable d'attendre, pour le publier, le résultat de l'information canonique annoncée. Mais nous le retrouvons dans un grand nombre de journaux de France et de l'étranger, et nous l'enregistrons à notre tour, sans prétendre préjuger la décision de l'autorité ecclésiastique :

« *Récit d'une apparition de la sainte Vierge arrivée à Pont-Mon, commune de St. Ellier, canton de Landivy (Mayenne), le 17 Janvier 1871.*

« Un jeune garçon de onze ans était occupé à piler des ajoncs pour son cheval, en compagnie de son père, dans une grange du bourg.

« Étant sorti vers six heures du soir, il considérait le temps qui lui paraissait assez beau, lorsqu'il est tout à coup saisi d'étonnement et d'admiration en apercevant, au-dessus du toit de la maison du sieur Lecoq, une grande et belle femme,

vêtue d'une robe bleue parsemée d'étoiles et coiffée d'un voile surmonté d'une couronne.

« L'enfant appelle aussitôt son père qui accourt, ne voit rien, se moque de son fils et le renvoie à son travail.

« La curiosité ramène le petit garçon à l'endroit où il avait aperçu la Dame aux chaussures et à la couronne d'or. La merveilleuse apparition continue à l'éblouir. Il appelle sa mère, qui, comme son mari, ne pouvant rien apercevoir, grommelle le pauvre enfant et le traite d'insensé.

« Il crie alors à son jeune frère, âgé de neuf ans, de venir vite près de lui, et celui-ci distingue parfaitement cette image aérienne, radieuse de beauté. En vain les parents stupéfaits doutent encore ; les deux enfants soutiennent avoir la Dame devant les yeux et en font la même description.

Grand émoi dans cet humble hameau : un attroupement se forme bientôt et grossit toujours autour de ces petits garçons qui racontent de si belles choses.

« Deux religieuses institutrices sortant de leur école sont étonnées de ce rassemblement ; elles s'approchent et s'informent de l'événement qui peut attirer tant de monde et occasionner une telle émotion. Elles interrogent les enfants, reçoivent avec un pieux saisissement leurs déclarations persistantes ; mais c'est en vain qu'elles tiennent leurs regards fixés vers le lieu de l'apparition.

« Rentrés à leur pensionnat, les Sœurs, encore tout émus, engageant trois de leurs élèves à aller regarder près des deux jeunes garçons au-dessus de l'habitation des Lecoq. Trois petites filles de douze, de neuf, et la dernière de huit ans et demi, se hâtent de se rendre au lieu de la vision céleste.

« A peine arrivées, la plus âgée s'écrie :

«—C'est la sainte Vierge ; qu'elle est belle !

«—Elle est grande comme Sœur Vitaline, dit l'autre de neuf ans.

« Et les deux petites font une description toute semblable à celle des deux petits garçons.

« L'émotion et l'étonnement redoublent en présence des affirmations toujours plus précises de ces jeunes témoins qui, si fortuitement réunis, ne peuvent vraiment être ni les auteurs ni les complices d'une supercherie de cette nature.

« Le fait devient fort sérieux, et on envoie chercher le curé, vénérable vieillard qui conduit et édifie cette petite paroisse depuis trente-sept ou trente-huit ans.

« Sans attacher sans doute une grande importance à ces premières informations, il juge avec raison nécessaire d'aller examiner ce qui se passe et vérifier lui-même ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces rumeurs, de fondé dans ces rapports.

« A peine était-il arrivé que les enfants s'écrièrent :

«—Une croix rouge se forme sur la poitrine de la sainte-Vierge.

« Le bon curé dit à ses paroissiens :

«—Prions, mes enfants, et disons le chapelet.

« A mesure qu'on récitait les *Ave Maria*, les étoiles se multipliaient sur la robe de Marie : c'était, au dire des enfants, comme une fourmière de bluette dorées.

« Après le chapelet, on chanta le *Magnificat*.

« Alors, il se développa une grande banderole blanche, longue de dix mètres environ et large d'un mètre.

« Tout à coup un jambage doré se forma sur la banderole, et à mesure que l'on chantait les versets du cantique à la Vierge, apparaissait l'inscription suivante sur une même ligne :

« *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps.* »

« Puis un point doré gros comme le soleil, et au-dessous :

« *Mon fils se laisse toucher.* »

« Et la ligne se termine par une grande barre rouge.

« Pendant le chapelet, on avait fait venir un autre petit enfant de six ans qui a fort bien vu, lui aussi, l'apparition.

« Ce qui témoignait irréfutablement de la réalité du prodige, ce sont l'attitude et les gestes d'un enfant de dix-huit mois ; quand la mère le tournait d'un autre côté, il faisait de visibles efforts pour être replacé devant l'éclatante apparition.

« Après le *Magnificat*, on chanta l'*Inviolata*. Pendant ce temps la sainte Vierge leva un peu les mains et sourit aux enfants.

« Ensuite fut entonné le *Salve Regina*.

« Alors Marie rapprocha et réunit ses mains fermées comme pour porter une bannière.

« Une croix rouge vint s'y placer. Un Christ plus rouge était couché sur la croix, et à la place de l'inscription ordinaire INRE se trouvait en lettres longues de dix centimètres : JESUS-CHRIST.

« On dit encore plusieurs cantiques et litanies. Alors autour de la statue se forme une auréole bleue qui l'enveloppe entièrement. A la hauteur des pieds et des épaules apparaissent, dans l'auréole même, quatre cierges très-courts ; puis une étoile semble sortir des pieds de la Vierge, allume successivement les deux bougies des pieds, les deux bougies des épaules, et vient se placer sur la couronne.

« Enfin la Vierge semble prendre derrière elle un grand voile blanc dont elle se couvre tout entière. On n'aperçoit plus que le haut de la couronne, et tout disparaît."

Quelques faits qui donnent l'idée des excès auxquels on peut s'attendre en Italie, lorsque la populace aura brisé, comme à Paris, les derniers liens qui la retiennent.

Un correspondant de Rome écrit :

Voici un fait qui a eu lieu avant-hier, dimanche, en l'église de Saint-Ignace, à l'issue d'un salut solennel donné par S. Em. le cardinal-vicaire au milieu d'une foule immense de fidèles.

Au moment de la bénédiction, un homme, non content de rester debout et d'afficher une irrévérence brutale pour le T. S. Sacrement, s'est mis à crier de toute sa force : *Priez, seulement on verra à quoi aboutiront toutes vos prières.* Aussitôt un chrétien placé à côté de cet énergumène, lui a conseillé de garder le silence, mais l'homme a redoublé de colère et le chrétien indigné le saisissant à bras le corps l'a voulu entraîner vers la porte. La foule des fidèles voyant qu'il s'apprêtait à résister et peut-être à jouer du couteau, l'a entouré, et l'homme pâle, tremblant, plein de fureur, a ouvert son habit et montré une écharpe tricolore, criant : *Je suis de la police et j'aurai ma revanche.* Il fallut que cette scène fût préparée, car des gardes de sûreté publique sont entrés aussitôt dans l'église et se sont efforcés de dégager leur compère. Mais la foule s'exaspérait.

« Comment, maudits, s'écriait-on de toutes parts, vous voulez nous enlever jusqu'à la liberté de prier. Dehors ! dehors ! »

Les policiers du roi subalpin ont cependant compris que l'affaire pouvait mal tourner pour eux, qu'ils risquaient d'être étouffés par la foule, et faisant de suprêmes efforts, ils ont réussi à s'enfuir.

Sur la place du Peuple, un prêtre qui portait le saint-viatique a été insulté. Un homme est venu se placer devant lui en criant : *Vive Garibaldi !*

Sur la place Trajane et près de l'église de Lorette, comme il pleuvait, un marchand ambulant s'en prenant à Dieu a jeté à terre un crucifix et l'a foulé aux pieds. Un prêtre français et un religieux dominicain, témoins du fait, l'ont reproché au marchand, et un garde municipal intervenant leur a dit : « De quoi vous mêlez-vous, brigands ? Est-ce que cet homme n'est pas libre ? Est-ce que, s'il me plaît, je ne peux pas entrer dans cette église, y prendre la croix et vous la casser sur la tête ? » Des agents de la sûreté publique sont intervenus à leur tour et ont accablé d'outrages le prêtre et le religieux.

Le prêtre des écoles nocturnes a été attaqué à coups de pierres par de jeunes drôles. Ce prêtre est un homme énergique. Comme un de ces drôles se jetait sur lui, un couteau à la main, il l'a saisi et l'a entraîné jusqu'à la rencontre des agents de la sûreté publique ; mais les agents lui ont dit : *Cela ne nous regarde pas.* Le prêtre n'a pas lâché le petit assassin et l'a conduit à la municipalité. Là on lui a dit : *Adressez-vous aux agents de la sûreté publique.* En descendant la rampe du Capitole, il a aperçu des gendarmes, mais ceux-ci ont délivré le jeune homme : *Va-t'en à tes affaires,* ont-ils dit au coupable, et au prêtre : *Toi, va dire la messe.*

CAUSERIE FAMILIÈRE.

Il fut un temps où la causerie familière faisait mes délices et le tourment des autres. Pour ces deux raisons, j'y retourne.

Ce mot me rappelle un souvenir, qui parfois pèse sur ma délicate conscience, le poids d'un remords. Vous savez, ou vous ne savez pas, que j'ai toujours idolâtré les chats. Or voici mon crime. Par un beau soir d'été en 1868, au presbytère de... nouchalamment étendu sur ma *berceuse*, je fumais paresseusement une délicieuse pipe de tabac, rêvant de... rêvant à... que vous importe mon rêve.

En ce charmant séjour, habitait entr'autres êtres aimés, une magnifique chatte tachetée de gris et de blanc. Elle avait les formes et les contours pleins de grâce et de beauté. Ses manières étaient douces et caressantes ; ses *ronron*, ses miauleries, les poses variées qu'elle savait donner à sa queue, et les mille autres gentillesses que sait exécuter une chatte de bonne maison, lui avaient gagné l'estime et l'affection de tout le monde. Moi, j'en raffolais. Joignez à toutes les qualités susdites, un petit air dévot, bon apôtre, une physionomie respectable enfin. Lafontaine eût juré qu'elle descendait en ligne directe de « son saint homme de chat. »

Pour compléter ce portrait, je dirais, si je l'osais, que c'était une vraie chatte de presbytère. Je fumais donc, je l'ai dit, quand tout à coup je vis une forme se dessiner sur la clôture. J'eus bientôt reconnu un individu de la race féline. C'était un magnifique matou, portant une splendide robe de poil bleu, avec un minois blanc. Il s'avançait à pas lents, et à sa figure grave, recueillie, presque solennelle, je reconnus le chat du Marguillier en charge. Le beau galant, je l'apprenais ensuite, s'était engagé à conduire ma chatte à un grand bal qui eut lieu ce soir-là. Arrivé près de moi, il s'arrêta, et dans son langage de chat que j'entends un peu, il me posa cette question : « *Bourn, bourn, la chatte est-elle là ?* »

Trouvant l'heure un peu avancée pour laisser sortir ma chatte :— Non, non, répondis-je brusquement. L'effet de cette réponse impolie fut terrible ; le galant secoua fortement sa robe de poil à la façon des anciens romains déclarant la guerre, poussa un miaulement sinistre, et brandissant son énorme queue, comme Ménévée eût brandi sa frimousse, il ne me jeta que ces mots laconiques : *Je m'en retourne* (prononcez avec l'accent chat). Jamais il ne reparut à la maison ; et voilà pourquoi, dans mes heures de *spécies*, je me reproche parfois d'avoir fait perdre à ma chatte le meilleur parti de la paroisse.

Puisque je suis en train de conter épisodes, je continuerai. Une bonne femme fort riche d'écus, mais pauvre d'esprit veut en montrer à sa fillette qui ne peut faire une phrase sans y planter trois ou quatre « mon Dieu. » « P'tite sotte, dit la mère, est-ce que tu sais pas que dans la grande société, quand on parle en *termes*, on dit jamais mon Dieu, mais toujours *mon doux !* » Depuis, la fillette abonde en *mon doux*.

Un client entre au bureau, allume sa pipe après l'avoir secouée sur l'ongle de son pouce, et d'un ton grave et important : « Monsieur, Pierrieh, mon voisin, m'a donné une *impotèque* (hypothèque) sur une terre, est-elle bonne ?

—Montrez-moi vos papiers.

—Ah ! ma *copille*, ma *copille* ; eh ! ben, il l'a *déquient*.

Un commissaire à un avocat :— « Votre *plaidaillet*, Monsieur, votre *plaidaillet* ? » Le plaidoyer est produit. Le juge jette sur icelui un œil qui indique qu'il ne sait pas lire. D'une voix noble et digne : « *Insinuez vos témoins, savant avocat !* » L'avocat fait entendre ses témoins.

Le juge, après avoir entendu la cause et mûrement réfléchi sur le tout, se recueille un instant, et s'écrie :— « Je condamne le défendeur à payer le demandeur par *ravalement* (installément. ») L'avocat rit encore.

Un bon capitaine canadien à ses soldats : « Compagnie, un *tas d'chiennes, mercredi*, il voulait dire : *Company, attention, make ready.* »

Un soir d'été, je rêvais accoudé à ma fenêtre. Mille pensées bizarres traversaient ma tête. Je fumais à *grosses touches*, et je crachais en conséquence. Tout à coup, mon chapeau tombe à mes pieds, près de mon crachoir. J'eus la pensée de le relever. Je me penchai machinalement, pris le crachoir et le déposai précieusement sur mes genoux. Puis je crachai dans mon chapeau. Dix bonnes minutes s'écoulaient : mon compagnon de chambre arrive, et part d'un immense éclat de rire. Je le regarde stupéfait, croyant qu'il devient fou : « Que diable fais-tu donc de ce crachoir ? » J'en vis vingt-cinq chandelles. Que voulez-vous, j'étais distrait.

Il a plu « à mon Excellence » de terminer cette causerie par quelques considérations philosophiques. (Sir Fortunat ne dit pas mieux ! J'ai toujours marqué pour faire un lieutenant-gouverneur, hum !)

Un de ces soirs passés, en compagnie de mes amis, je faisais la chasse aux rats-musqués. Tous trois silencieux et l'œil au guet, nous longions les bords humides d'un ruisseau, cherchant

la proie désirée (*quærens quem devoret*). Deux heures durant nous restâmes là, grelottant de froid, attendant patiemment qu'il plut à leurs Éminences Musquées de mettre le nez au-dessus de l'eau. L'une d'elles se donna ce luxe, le coup de feu partit, et les chasseurs ivres de joie, crièrent victorieux. Ce coup d'état fait, chacun tourna au poste qu'il avait laissé pour féliciter l'heureux tueur.

M'étant réassis sur ma souche, je me demandais ceci : Pour quoi suis-je ici ? Que me sert de tuer un rat-musqué que je ne mangerai pas, qui ne me sera d'aucune utilité ? *Quid ad interitum ?* Tuer est-il donc une si grande volupté ? Est-ce un besoin de l'organisation ; un penchant naturel à l'homme ; voir agoniser douloureusement un être animé, respirer le fumet du sang est-il donc si doux à l'homme ? Sacrebleu, m'écriai-je en saisissant ma carabine, l'homme, sans la raison aidée des lumières du christianisme, serait la bête la plus féroce de la création.

Et pourtant, je retourne à la chasse. *Vides meliora proloque, deteriora sequor.*

COURRIER D'ONTARIO.

Toutes les époques ont eu leurs jeux de salon, et, sous ce rapport, je crois que nous sommes battus, complètement battus.

Au 18e siècle, on avait le jeu intitulé : *J'aime mon amant par A*. Et il fallait répondre, et les réponses ne manquaient point, et elles étaient souvent spirituelles, mais pas toujours. — *J'aime mon amant par A*, disait une duchesse, parce qu'il est affable ; je le nourris d'amandes, je l'envoie à Avignon, je lui fais présent d'un aérostat, et je lui donne un bouquet d'anémones.

— *J'aime mon amant par A*, disait une comtesse, parce qu'il est agaçant, je le nourris d'allouettes, je l'envoie à Antioche, je lui fais présent d'un anthropophage, et je lui donne un bouquet d'absinthe.

— *J'aime mon amant par A*, disait une autre, parce qu'il est audacieux, je le nourris d'abricots, je l'envoie à Antibes, je lui fais présent d'un arbalète, et je lui donne un bouquet d'aubépine.

Et l'on arrivait ainsi, gaie, à mademoiselle de Saint-Graverand, personne admirablement belle, mais d'une simplicité incroyable et impossible... Et Mlle de Saint-Graverand de partir :

— *J'aime mon amant par un A*, parce qu'il est ardi.

Mlle de Saint-Graverand, délicieuse Marie, prenait une revanche éclatante dans la *clef du jardin du roi*, où elle était servie par une merveilleuse volubilité. C'est un exercice de mémoire qui tire son origine d'une chanson populaire. « Je vous rends la clef du jardin du roi, » voilà le commencement ; — et voici la fin, qui fera comprendre tout le mécanisme du jeu : « Je vous rends le seau qui a apporté l'eau qui a éteint le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a dévoré le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin du roi. »

C'est ainsi qu'on s'amusaient alors, sans parler politique, revants, cancons, etc.

Les chansons avaient des couplets comme celui-ci :

Celui-là n'est point ivre qui trois fois dira :
Blanc, blond, bois, barbe grise, bois,
Blond, bois, blanc, barbe grise, bois,
Bois, blond, blanc, barbe grise.

On avait le jeu de *Berlurette*, de *Chiquette*, de *Berlingue*, du *Capucin*, de la *Pantoufle*, du *Chnif-chnof-chnorum*, et de *Vive l'Amour*, *Vas a fait le tour*.

Et le colin-maillard... oh ! il n'est point de notre invention, il existait alors dans toute sa vivacité, et avec tous ses éclats de rire. Écoutez plutôt les mémoires d'une vieille personne :

« Quelque temps avant la révolution, j'ai joué au colin-maillard à la silhouette avec le jeune M. de Châteaubriand, dont la destinée devait être si prodigieuse. Peut-être ignores-tu ce que c'est que cette sorte de colin-maillard ; alors imagines-toi un rideau transparent devant lequel chacun passe à son tour en faisant des grimaces et des contorsions risibles. Il faut que celui qui est placé derrière le rideau devine la personne qui passe. Les hommes mettent quelquefois des bonnets de femme et des mantelets pour n'être point reconnus. J'ai vu aussi des jeunes gens monter à califourchon l'un sur l'autre, cela formait les groupes les plus charmants du monde. Le dernier de tous, M. de Châteaubriand, se dessina lent et sévère sur le rideau. Il fut immédiatement reconnu. Ce jeune Breton n'avait pas du tout l'instinct du colin-maillard à la silhouette, mais pas du tout. »

Au jeu des comparaisons, M. de Talleyrand faisait merveille. Interpellés ainsi par Madame de Cheroz :

« A quoi me comparez-vous ? »

— Je vous compare à une pincette, lui répondit-il.

— Oh ! oh ! se récria l'auditoire.

— Sans doute ; la pincette attise le feu....., comme madame ; voilà pour la ressemblance.

La pincette en attisant le feu, s'échauffe.... tandis que Madame reste toujours froide ; voilà pour la différence.

Il ne faut pas oublier le *Pince sans rire*. Ce jeu, d'après Mouslet, consistait à se présenter à tour de rôle devant une personne élue et à se laisser pincer par elle, soit le menton, soit le nez, soit les joues, soit le front. Or, il arrivait parfois que le pinceur frottait deux de ses doigts à un bouchon brûlé, et qu'il traçait de grandes virgules noires sur la figure. C'est ce qu'arriva, une fois entre autres, à quelqu'un qui ne s'aperçut point du tour. « Je retourne à ma place, raconte-t-il ; toute la compagnie riait, et je risais comme toute la compagnie, mais sans savoir pourquoi. Les choses furent poussées si loin qu'on me laissa sortir dans cet état ; mon cocher me regarda avec stupeur, mais croyant à une gageure, il ne m'avertit de rien et me conduisit à la comédie Italienne, où j'avais l'habitude de finir mes soirées. Là seulement, les éclats de rire qui m'accueillirent à mon entrée me donnèrent quelque soupçon : je tirai de ma poche le petit miroir qui me servait à réparer le tort que les cahots de la voiture pouvaient apporter à ma perruque à la brigadière ; à peine y eus-je jeté les yeux que je reculai épouvanté. Je dois avouer que le

jeu du *Pince sans rire* n'est souvent pas du goût de tout le monde. »

Comme vous voyez, lecteurs, il n'est pas inutile parfois de porter son miroir dans ses poches.

Je m'étonne même beaucoup que mon ami X.... n'y ait pas encore songé, lui qui ne sort jamais pour aller dans le monde sans avoir avec lui un couteau, une paire de ciseaux, un marteau, un poinçon et un virebrequin.

Les hommes politiques de toutes les nations ne seront jamais si éloquents à la tribune que la mère de famille dans sa maison.

Quel beau traité de politique je lis au coin du feu de cette paysanne qui allaite un enfant, qui en berce un autre, qui encourage son mari et qui sourit à son père. Il y a là le passé et l'avenir pour couronner l'heure présente.

Artémise, celle-là qui a inventé les mausolées, avait voulu mourir pour que ses cendres fussent réunies à celles de Mausole ; mais, tout bien considéré, elle aimait mieux vivre en buvant dans son vin les cendres de son mari, lui servant ainsi de sépulture.

Les savants n'ont jamais su si ce fut le mausolée de chair ou le mausolée de marbre qui compta parmi les sept merveilles du monde.

François I a écrit quatre lignes de prose et deux vers sur les femmes :

« Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie. »

Les quatre lignes de prose sont plus poétiques :
« Une cour sans femmes est une année sans printemps, un été sans roses, un automne sans raisins, et un hiver sans fêtes. »

L'amour, c'est une chanson qu'on chante à deux ; après avoir chanté la chanson, on ne chante plus que le refrain et quelquefois on le chante tout seul.

C. T.

RUMEURS ELECTORALES.

Le bruit court que M. Chauveau doit passer du gouvernement local au cabinet fédéral. Il remplacerait M. Chapais, qui serait nommé collecteur des douanes à Québec. M. Chauveau serait nommé sénateur à vie. On ne sait pas s'il se présenterait alors pour la chambre locale.

L'hon. M. Dorion ou M. F. X. Archambault fera la lutte contre M. Beaubien à Hochelaga.

On parle du Dr. Mignault, de St. David, et de M. Gill, avocat, de Sorel, pour le comté d'Yamaska. M. Sénécal, le membre actuel pour ce comté, soutiendrait M. Gill, qui est son gendre.

On dit que M. Leclaire, maire de St. Etienne, le Capt. de Lorimier, de St. Louis de Gonzague, et J. B. C. St. Amour, de Ste. Cécile, se proposent de faire opposition à M. Célestin Bergevin aux prochaines élections. Si M. Duranceau, maire de la ville, consentait à se laisser porter candidat, il serait immédiatement élu.

M. Moise Branchaud, avocat, doit faire opposition à M. Cayley dans le cas où ce dernier serait seul sur les rangs.

On prête à l'hon. M. Laframboise l'intention de poser sa candidature pour la Chambre locale, dans le comté de Shefford.

M. Langelier a commencé la lutte dans Bagot contre M. Gendron.

Dimanche dernier, 9 avril, il a parlé à St. Liboire, à St. Pie et à St. Dominique.

Dans Shefford, M. Laframboise se présentera contre M. Besette.

LA FAMILLE IMPÉRIALE.

Des correspondants lèvent de temps à autre le voile qui cache en ce moment cette illustre famille dans sa solitude de Chiselhurst, en Angleterre. Voici quelques détails intéressants :

L'impératrice sort fort peu de son appartement où elle cache ses larmes. Un bien petit nombre de ceux qui l'admiraient il y a moins d'une année la reconnaissent à peine aujourd'hui, tant ces quelques mois d'exil et d'émotions poignantes l'ont changée.

Elle a perdu une partie de son embonpoint, ses joues se sont allongées, ses yeux se sont creusés. Une expression de résignation douloureuse, semblable à celle qu'on rencontre sur certains visages de sœurs de charité, s'est répandue sur ses traits. Sa voix elle-même s'est faite plus grave.

Elle ne sort guère du parc que pour aller à l'église catholique de Chiselhurst, éloignée de près de deux milles. Pendant l'hiver, elle a toujours fait cette route à pied, souvent par la pluie et la neige, car il n'y a pas une seule voiture dans les remises de Camden-House. Les écuries renferment trois ou quatre chevaux de selle pour le prince impérial, son aide-camp M. Duperré et le baron Clary.

Quant à l'existence que mène le prince, elle est celle d'un écolier. M. Filon continue son éducation, et M. Duperré lui donne des leçons de mathématiques. Il a eu avant-hier quinze ans, et sa santé paraît être tout à fait raffermie. Il est grand pour son âge, d'une souplesse remarquable, et, comme le fut son père, adroit à tous les exercices du corps.

Les événements dont la France a été la victime n'ont pas passé sur lui sans y laisser leurs traces. Il est déjà sérieux, grave, et rit peu, même au milieu de ses jeux, pour lesquels il n'a qu'un seul compagnon, le jeune Conneau.

Lui, non plus, ne sort pas souvent du parc de la villa Camden, et même depuis quelques semaines il n'y court plus en toute liberté, plusieurs tentatives ayant été faites pour l'enlever ou l'assassiner.

Il y a quinze jours à peine, deux Italiens, qui jusqu'ici n'ont pas voulu dire leurs noms, furent arrêtés dans le parc où ils s'étaient introduits par escalade. Aussi, maintenant, le prince Louis ne joue-t-il plus que sur les pelouses qui sont à peu de distance de l'habitation, et surveillé par une espèce de cordon sanitaire qu'aucun inconnu ne peut franchir.

Cette tentative d'assassinat contre le jeune prince de quinze ans exilé est bien de nature à inspirer de tristes réflexions.

ELECTIONS.

Le *Canadien* de Québec fait une excellente suggestion pour diriger les électeurs dans le choix des candidats :

« Dans le Haut-Canada, dit-il, chaque paroisse nomme des délégués. Réunis ensemble en convention, ils font choix d'un ou de deux candidats, et une fois le choix décidé, le candidat peut compter sur son élection. »

« Ce n'est pas le premier venu qui s'impose aux électeurs. Ce sont les électeurs qui demandent et choisissent leurs représentants. »

Cette suggestion mérite considération. Si on la suivait, on ne verrait pas tant d'hommes capables et honorables négligés et oubliés.

Puisse le peuple démontrer aux prochaines élections qu'il sait distinguer entre le faux et le vrai, entre le mérite et la médiocrité ! Que dans chaque comté quelqu'un se mette à l'œuvre pour éclairer les électeurs et les engager à nous donner des représentants capables d'honorer leur pays et de lui rendre des services !

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Joseph et Cyrille Dion ont battu Rudolphe et Deery au billard.

Le général Faily a envoyé un cartel au Maréchal McMahon, mais Napoléon a empêché le duel.

Il est rumeur que l'agent de la Banque de Montréal à Perth, un M. Stewart, est parti emportant avec lui plus de \$20,000.

M. James Kelwe, de Miltown, N. B., possède un mouton à huit jambes. Ce mouton a aussi deux corps parfaitement distincts jusqu'aux épaules.

Le gouvernement local a décidé que le point de jonction des deux lignes du chemin de fer du Nord serait dans les limites de la cité de Montréal.

Un Louisianais entreprenant a assuré sa vie pour \$50,000 ; puis a loué pour \$10,000 un assassin qui lui a brûlé la cervelle. Il laisse une veuve inconsolable.

Le général Moltke était candidat conservateur dans huit arrondissements aux dernières élections allemandes. Il a été battu dans sept et élu seulement dans le huitième.

Voici l'âge des ministres du gouvernement de M. Thiers : Thiers, 74 ; Dufaure, 73 ; Larcy, 65 ; Favre, 62 ; Le Flo, 61 ; Simon, 57 ; Lambrecht, 52 ; Picard, 50. Cinq sont avocats : MM. Thiers, Dufaure, Larcy, Favre et Picard.

On dit que l'empereur de Russie est devenu un véritable ivrogne ; rien ne peut l'empêcher de se livrer à sa terrible passion. Les ivrognes ont coutume de dire qu'ils boivent pour noyer leurs chagrins : quel chagrin pourrait-il bien avoir ce grand empereur ?

Il y a dans la chambre des représentants à Washington, 131 avocats, 25 fermiers, 24 marchands, 11 médecins, 11 journalistes, 6 banquiers, 5 manufacturiers, 4 marchands de bois, 3 directeurs de chemins de fer, 3 hommes d'affaires générales, 2 hommes du clergé et un instituteur.

PREMIER VAPEUR A MONTREAL.—C'est le *Berthier*, capt. Charles Daveluy, qui est entré le premier dans le port de Montréal cette année, le 10 avril ; l'an dernier, ce fut le 21 avril que les vapeurs *Trois-Rivières*, *Berthier*, *Chambly* et *Terrebonne* faisaient leur première apparition dans le port de Montréal.

FIÈVRES TYPHOÏDES A RIMOUSKI.—Il paraît que les fièvres typhoïdes sévissent gravement à Rimouski, depuis une couple de semaines. Au palais épiscopal, trois personnes, atteintes de la maladie, en sont mortes. Un grand nombre d'autres sont dans un état très-précaire. On dit que la maladie a eu son origine dans le séminaire du lieu. Elle se propage rapidement.

Le steamer *Great Eastern* fera régulièrement le service entre New-York et Liverpool, durant le mois de mai, afin de donner toute facilité aux excursionnistes d'assister à la grande exhibition qui s'ouvrira à Londres le premier mai.

Le steamer sera équipé pour la circonstance et le prix sera de \$25 seulement. On disait, il y a quelques jours, que MM. Allan avaient l'intention d'organiser un service semblable ; mais rien n'a encore été publié à ce sujet.

Samedi soir, dit *l'Événement*, quelques coquins s'introduisaient, en enfonçant la porte, dans une maison de la rue St. Eustache, occupée par une vieille célibataire, Elizabeth Hare. Mlle Hare était seule alors dans la maison, les autres occupants étaient allés à Lévis y passer le jour de Pâques chez des amis.

Dire la frayeur de la vieille fille n'est guère possible. C'est bien le moment où elle a regretté de ne pas avoir un mari ; elle a pesté contre le célibat qui lui créait une situation aussi critique.

Les vauriens, ils n'étaient pas bien braves non plus ; peut-être en étaient-ils à leur coup d'essai ? En trouvant la maison habitée, ils se retirèrent au pas de course en laissant Mlle Hare toute pétrifiée sur sa chaise.

M. Lawrence Cayley, demeurant en la paroisse de St. Clément de Beauharnois, et ingénieur de son métier sur les vaisseaux à vapeur, s'était rendu, ces jours derniers, à Chambly pour y rejoindre son navire. Le dix du courant au matin, il se sentit tout à coup indisposé, et avant que le médecin, appelé en toute hâte, put lui porter secours, il succombait. M. Cayley était natif d'Irlande et arriva en Canada en même temps que son seul frère, M. Cayley, M. P. P. pour Beauharnois. Ses restes ont été transportés de Lachine ici, dans une chaloupe. Il laisse une épouse, la fille de son père adoptif, et deux enfants en bas âge.

UN PROCES QUI S'EMBROUILLE.—Une scène étrange s'est passée, à Pile du Prince-Édouard, dans un procès pour tentative de meurtre. Donald McDonald (le fils du prisonnier) ayant été assermenté jura d'abord qu'il était couché et qu'il dormait lorsque l'attentat avait été commis, et ayant été ré-examiné, par M. Hodgson (le conseil du prisonnier), il déclara, probablement pour sauver son père que c'était lui qui était coupable. On voit d'ici l'ébahissement de la cour. Tous les procédés furent suspendus et le juge envoya en prison le jeune McDonald pour subir son procès pour parjure et tentative de meurtre.

On lit dans le *Canadien* :

"QUAND ON FAIT SON DROIT.

"Allons, voyons! un peu de place
Pour mon pauvre vieil encrier!
Pourquoi donc faire la grimace,
Mon grave ami monsieur Pothier!
Je vous croyais plus raisonnable;
C'est mal à vous d'être offensé:
Depuis plus d'un mois sur ma table,
Vous que je n'ai pas déplacé!
Bien, laissez-moi là, sur mon code,
Vous poser bien courtoisement,
Et je vais griffonner une ode
A ma paresse d'Etudiant.

"D'abord, mettons sur notre chaise
L'inoffensif et lourd Domat,
Et ma personne tout à l'aise
Ce soir lui tiendra lieu de bât.
Pour vous, légivore poussière
Dont mes bouquins sont tout épais,
Ne montez pas votre colère,
Sur vos lauriers dormez en paix!
Auteurs, n'effrayez pas ma muse
S'il lui plaît de venir chez nous,
Car j'entends bien qu'elle s'amuse,
Ne fût-ce qu'en riant de vous.

"Arrière, Merlin, Demolombe!
Arrière, Dumoulin, Brillouin,
Toullier, Ricard, Mislé, Lacombe,
Par-dessus, Guyot, Duranton!
Fournel, je hais ton "VOISINAGE,"
Et Pothier, ta "SOCIÉTÉ,"
Si j'entends bien le "MARIAGE,"
Sois sûr, c'est sans "COMMUNAUTÉ!"
Que venez-vous parler de "VENTES?"
Qu'ai-je affaire à vos "HÉRITIERS?"
Il n'y a guère que des "RENTES"
Que j'apprécierais volontiers.

"Je n'aime pas vos "SERVITUDES;"
Mais pour connaître votre nom
Faisons du code nos études,
Et nous n'apprenons pas trop long.
—Mais j'avais pourtant, ce me semble,
Une ode à faire, une ode, ô dieux!
Une ode à faire—mais, j'en tremble!
Et moi qui suis si paresseux!
Moi, faire une ode à ma paresse!
Mais c'est du travail—brisons-là.
Faire des vers à son adresse:
Je l'aime bien trop pour cela!

"ACHILLE FRÉCHETTE.

"Québec, septembre 1868."

A L'ÉTRANGER.

Revue et Chronique.

Souvent et depuis bien longtemps, on répète qu'il faut voir dans l'histoire du passé des leçons pour l'avenir. Pour développer ce précepte plein de bon sens et de sagesse, on a fait bien des livres, ou trop longs ou trop courts; on a débité d'innombrables discours; on a composé plusieurs centaines de vers dont quelques-uns sont admirables... à citer; on a rempli bien des colonnes de journaux, de revues, de pamphlets et de brochures. Cependant, est-ce qu'il est vrai de dire que chaque siècle a profité des enseignements renfermés dans l'histoire du siècle antérieur?

Ce serait agir avec témérité et irréflexion que de faire à cette question une réponse pleinement affirmative. La guerre a-t-elle jamais disparu de sur la surface du globe pour l'espace de cinquante années? Il est impossible de trouver dans l'histoire un seul siècle pendant lequel la terre n'a pas vu quelques flots de sang humain, versés dans une émeute, dans une bataille, dans une lutte quelconque d'hommes contre hommes. Montez sur quelque cime élevée, jetez un regard en arrière... chaque anneau qui compose ce que les poètes nomment la chaîne des temps, n'a-t-il pas sa tache de sang? Chacun de ces anneaux ne porte-t-il pas la trace d'une main ensanglantée, la main de la discorde?

Sans aucun doute, les souvenirs du passé sont réellement des leçons pour le présent et l'avenir; mais les hommes, tout en reconnaissant la sagesse de cette maxime, n'ont pas encore, jusqu'à aujourd'hui, trouvé assez de force et de bons sens pour la mettre en pratique.

Chaque siècle a écrit dans l'histoire des hommes sa page ensanglantée. Le nôtre, qui promettait de tant faire pour le bien-être de l'humanité, a-t-il été plus sage, a-t-il été plus pacifique, a-t-il versé moins de sang que ses prédécesseurs?

Ah! la page qu'il inscrira dans les annales de l'humanité sera ni moins maculée, ni moins sanglante, ni moins navrante que celles des âges passés.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire militaire depuis 1800... en numéraire. Les Anglais, les Autrichiens, les Allemands, les Russes, les Espagnols, les Portugais écrasent, après grand nombre de batailles sanglantes, Napoléon premier.

En Egypte, les Anglais, les Russes et les Français s'allient aux Grecs pour leur aider à vaincre le vice-roi d'Égypte.

La conquête d'Alger sur les Arabes; la guerre d'Orient, la campagne d'Italie; l'occupation du Mexique; la guerre récente de l'Autriche contre l'Italie; la fameuse expédition en Abyssinie; l'assassinat, la dévastation de la Pologne; les révolutions françaises depuis 1815; la révolution espagnole; le vol des États Pontificaux; et la terrible guerre Franco-prusse, où dans l'espace de sept mois il y a eu 23 batailles, 9 engagements meurtriers et presque 20 sièges (parmi lesquels le siège de Paris) enfin, la dernière révolution des communistes: sont-ce là des signes, des certificats, ces arrhes de paix et de tranquillité que l'Europe donne au monde depuis soixante-et-dix ans?

Sans parler des troubles qui ont eu lieu dans l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique, passons à notre Amérique.

Les guerres du Chili, du Pérou, du Brésil, de la république Argentine; la révolte de Cuba contre l'Espagne; les troubles, l'anarchie même au Mexique et au Texas; les troubles de St. Domingue; notre guerre de mille huit cent douze contre les Américains; notre révolution de 1837; la guerre civile de quatre ans aux États-Unis... ces événements ne prouvent-ils pas que le Nouveau-Monde aime la paix et profite des ensei-

gnements des âges passés et de ceux que lui a données le Vieux Monde!

"Mais c'est bien fini. Le monde va se reposer maintenant et "mettre bas les armes; il emploiera les trente ans qui lui restent "encore à panser ses blessures, à laver ses plaies toutes bé-"antes et qui saignent encore."

Erreur, erreur; affirmer cela n'est rien autre chose qu'avancer une absurdité. La France a failli mourir, elle tente en ce moment de se suicider; cependant, elle se relèvera, non pas pour croître et prospérer en paix, mais pour prendre la route de la revanche. Oui, sa revanche; et elle sera terrible et sanglante. La Russie est prête à saisir sa proie, la Turquie, coûte que coûte. L'Angleterre vient de voter la réorganisation de son armée... Les nouvelles de chaque semaine, de chaque jour, nous apportent le récit d'une émeute, la menace d'une déclaration de guerre... etc... Voilà où nous en sommes, voilà les espérances sur lesquelles nous pouvons prédire que le grand dix-neuvième siècle finira dans la paix, dans un pacifique *far niente!*

ROME.

Quand le Pape était sur le trône, une foule d'écrivains criaient sur tous les tons que le gouvernement clérical ne pouvait jamais donner le bonheur à ses sujets. Nous ne voulons pas examiner si c'est à tort ou à raison; mais est-ce que le gouvernement de Victor-Emmanuel donne une grande somme de bonheur aux citoyens de Rome? Des correspondances qui arrivent de Rome, datées du 9, 12 et du 13 mars, sont remplies de récits des actes de violences qui se commettent partout dans la capitale de l'Italie.

Je résume brièvement deux lettres adressées au *Courrier des États Unis*: "Ce sont toujours les mêmes procédés: (parmi la population romaine): il y a le clérical et le libéral. Le clérical est en minorité, ce qui donne au libéral l'audace de l'injurier."

Pendant que le Père Zommasé prêchait au Gesù, il fut interrompu et injurié pendant son sermon par des jeunes gens de Rome, portant le costume de la garde nationale. Sur la place du Gesù, il y eut une rixe où de nombreux coups de poings et de bâtons furent échangés. Les femmes criaient: "A bas les profanateurs du temple de Dieu."

Le lendemain, les désordres recommencèrent. Les troupes pénétrèrent dans l'église, un prêtre fut arrêté à l'autel même et l'on fouilla l'église. Les libéraux procédèrent de même dans toute les églises, au point qu'il est question de mettre Rome en interdit."

Une partie de la presse romaine est à la solde du gouvernement de Florence.

"Rome est triste et sans vie. La conviction profonde ici est que tout cela n'est ni sérieux ni durable."

Le Pape vient d'écrire au cardinal Canstantin Patrizzi une lettre dans laquelle il affirme positivement que c'est lui faire injure que de croire qu'il se laisse conduire par l'influence que les Jésuites exercent sur lui; que les Jésuites sont dignes de respect et d'admiration, ainsi que tous les autres religieux, parce que l'Église a besoin d'eux pour propager la foi et servir ses intérêts.

Notre Saint-Père continue en disant que les Jésuites ont toute son estime et sa bienveillance.

La fin de la lettre affirme que le Pape n'est pas libre et qu'il se considère comme gêné dans l'administration même spirituelle de l'Église par les prétendues concessions du roi galant-homme.

FRANCE.

La France, à part Paris, est tranquille; une grande partie de la population de cette ville est opposée au mouvement terroriste: le gouvernement de Versailles a pour lui le droit, la force et l'approbation de tous les honnêtes gens; la majorité de la presse du pays tout entier l'encourage à agir, cependant, rien de décisif n'a encore été fait jusqu'à aujourd'hui. Le *Courrier des États-Unis* dit que les séditions n'ont monté sur le dos des "gens d'ordre" que parce que ceux-ci se sont mis à plat ventre.

On a encore fait, pendant la semaine dernière, un grand nombre d'arrestations arbitraires. Les insurgés se divisent un peu, et il y a parmi eux un parti qui parle de réconciliation. Il a, paraît-il, demandé aux ambassadeurs d'intervenir pour faire la paix entre les communistes et le gouvernement de Versailles. Mais les ambassadeurs ne veulent pas se mêler dans cette affaire. La réconciliation est impossible; les insurgés n'ont aucun droit et ne peuvent pas être reconnus comme une société dûment constituée par l'Assemblée Nationale ou par un gouvernement étranger.

Le 10, les insurgés étaient maîtres de Chatillon, Asnières, Poissy, du Jaurate, Boulogne et autres villages sur la Seine. Le 11, le comité des insurgés était dégoûté du fonctionnement de la commune. Il répétait encore qu'il fallait renverser l'Assemblée Nationale si l'on voulait sauver la république. Le 11, une dépêche dit qu'il y a même des femmes insurgées qui encouragent le mouvement insurrectionnel. Un ordre de Dombrowski empêche les citoyens de sortir de Paris sans permission. Il devait y avoir une attaque générale contre Paris par les troupes du gouvernement, sous la conduite de Vinoy, mais elle n'a pas eu lieu. Ce jour-là, le plus meurtrier engagement eut lieu entre Chatillon et les forts du Sud; les pertes ont été très-considérables des deux côtés. Le 13 et le 14, les insurgés attaquèrent les troupes du gouvernement en plusieurs endroits. La dernière nouvelle, du 14 au soir, annonce que les insurgés ont été chassés de toutes les positions qu'ils occupaient aux environs de Paris; que l'armée de MacMahon était sur le point d'exécuter une attaque générale contre Paris, et que la démagogie va se trouver contrainte à abaisser son pavillon et à mettre bas les armes. Il vaut mieux tard que jamais.

Pendant la dernière semaine, les insurgés ont menacé de mort monseigneur Derbois, et après avoir saccagé l'église de la Madeleine et de l'Assomption, ils ont déposé Notre-Dame de Paris. En outre, ils ont supprimé plusieurs journaux, et s'ils ne sont promptement mis à l'ordre, ils se préparent à commettre bien d'autres infamies.

EDMOND ROTTOT.

La modestie n'est pas seulement une qualité ou un ornement de l'âme, c'est encore la sauve-garde la plus sûre de la vertu. C'est un sentiment délicat et exquis qui inspire à l'âme une grande horreur pour la moindre des taches qui pourrait souiller sa céleste pureté.

EPISODES TOUCHANTS DE LA GUERRE.

Tous les jours on peut voir, aux Champs-Élysées, un chasseur à pied, accompagné d'un gardien, s'essayant à marcher à l'aide de béquilles.

Il vient d'être amputé de la jambe droite; les trois quarts de la cuisse ont été enlevés.

Cet enfant—il paraît à peine âgé de dix-neuf ans—a été l'un des rares survivants des terribles opérations chirurgicales faites pendant le long siège de Paris. Mais si l'art lui a conservé la vie, son esprit s'est voilé, hélas! à jamais.

Voici l'histoire:
C'est un fils de bonne famille, engagé dans les chasseurs à pied dès le début de la guerre. Il eut la jambe droite trouée par une balle à l'affaire du 29 octobre, près de l'Hay, et fut porté dans une ambulance.

L'amputation fut bientôt jugée nécessaire, mais on l'ajourna devant la résistance énergique du blessé, qui déclara à plusieurs reprises préférer cent fois la mort.

Le mal, pourtant, faisait lentement ses ravages. La science de pouvait s'arrêter devant les résistances du jeune homme, résistances qu'elle rencontre souvent chez les blessés, mais que le temps et l'instinct de la conservation finissent par amortir.

Il fut soumis à l'action du chloroforme, et la cruelle opération s'accomplit sans difficulté.

Quand il s'éveilla, il n'eut d'abord pas conscience de la séparation qui s'était faite à son insu.

On dut le préparer à connaître la triste vérité. Aux premiers mots qu'on lui en toucha, un éclair affreux traversa son esprit:—ce fut le dernier,—il rejeta violemment les couvertures de son lit, vit les bandages ensanglantés, poussa un cri....

Il était fou!...
Aujourd'hui la raison est submergée, mais l'instinct sur-veille.

Le pauvre enfant apprend à trainer sur ses béquilles ses dix-neuf ans et sa folie.

On lit dans l'*Opinion* d'Anvers:

Tout Anvers l'a connu. Il jouait de la flûte en fer-blanc, le dimanche, place Verte, à la sortie de la messe de midi, et c'est lui qui a appris à nos gamins à chanter:

Allons, enfants de la Patrie,

Le jour de gloire est arrivé.

Ou bien, le chant du départ:

Mourir pour la Patrie,

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Il s'appelait Gaspard et avait été fifre, en France, dans une musique de régiment. Il voyageait en compagnie d'un guitariste. Voici ce que ce dernier nous a raconté:

Après les désastres de Wissembourg, de Woerth, de Forbach, Gaspard n'y tint plus.—"Il faut que je parte, dit-il, au guitariste. Toi, tu as quatre enfants et une femme, tu te dois à eux, moi je me dois à mon pays." Son camarade eut beau lui faire des remontrances, c'était une idée fixe: il partit.—Gaspard s'engagea pour la durée de la campagne. Hélas, celle-ci devait être courte pour lui. Le pauvre flûtiste a été tué à Sedan. Une balle est venue le frapper en pleine poitrine au moment même où il soufflait dans son turlututu: Mourir pour la patrie!...

C'est dommage, nous dit le guitariste de qui nous tenons cette histoire, c'était un garçon bien remarquable. Je ne le remplacerai pas.

Le *Petit Marseillais* raconte ce drame intime:

Hier matin, dans une des rues d'Endoume, un jeune militaire, qui arrivait d'Allemagne, voyait une foule sympathique et émue se presser autour de lui.

Des mains tendues serraient les siennes, des saluts affectueux accueillaient de toutes parts cet enfant du quartier, revenu enfin au milieu de ses amis.

On était d'autant plus heureux de le revoir, que le bruit de sa mort avait couru et que le bruit de cette mauvaise nouvelle avait été presque confirmé plus tard.

Disparu depuis nos premiers désastres, on n'avait plus reçu de ses nouvelles.

Tout à coup, d'une des maisons sort une femme à l'air triste et abattu; la joie des autres paraît une douleur pour elle; car l'infortunée avait un fils, et cet enfant unique a trouvé la mort sur un champ de bataille.

Dès qu'il l'aperçoit, le jeune soldat écarte vigoureusement ceux qui se pressent autour de lui; la figure rayonnante de joie, il s'élançait vers la femme.

Elle lève les yeux, et à la vue de cette figure amaigrie par les souffrances, de ces traits qui lui rappellent celui qui n'est plus, elle chancelle et pâlit.

—Ma mère! ma bonne mère! s'écrie le soldat, c'est moi, moi, votre fils, ne me reconnaissez-vous pas?

C'était trop de bonheur pour la pauvre mère.

Le fils qu'elle croyait mort, qu'elle avait pleuré, dont elle portait encore le deuil, il était là, devant elle, lui tendant les bras.

Elle ne put résister à l'excès de sa joie; elle poussa un cri terrible et s'affaissa sur elle-même.

Le bonheur l'avait tuée.

On lit dans un journal de Paris:

Nos environs ont vu, pendant le siège, des patriotes nombreux dont les actes héroïques arrivent peu à peu à notre connaissance. Un jour, à Bougival, les Prussiens avaient arrêté, sous diverses accusations, trois habitants, un nommé Martin, le docteur du Borgia et un autre dont nous regrettons de ne pas savoir le nom.

Martin avait coupé les fils télégraphiques, et, jugé sommairement, il avait, pour ce fait, été condamné à mort.

Mais les Prussiens espéraient obtenir un rançon pour ces prisonniers; il les amenèrent sur la place du village, et, après avoir réuni tous les habitants, ils demandèrent 10,000 francs pour laisser la vie sauve à Martin.

Les Bougivalois se consultaient, lorsque Martin, les appelant, leur dit d'une voix ferme:

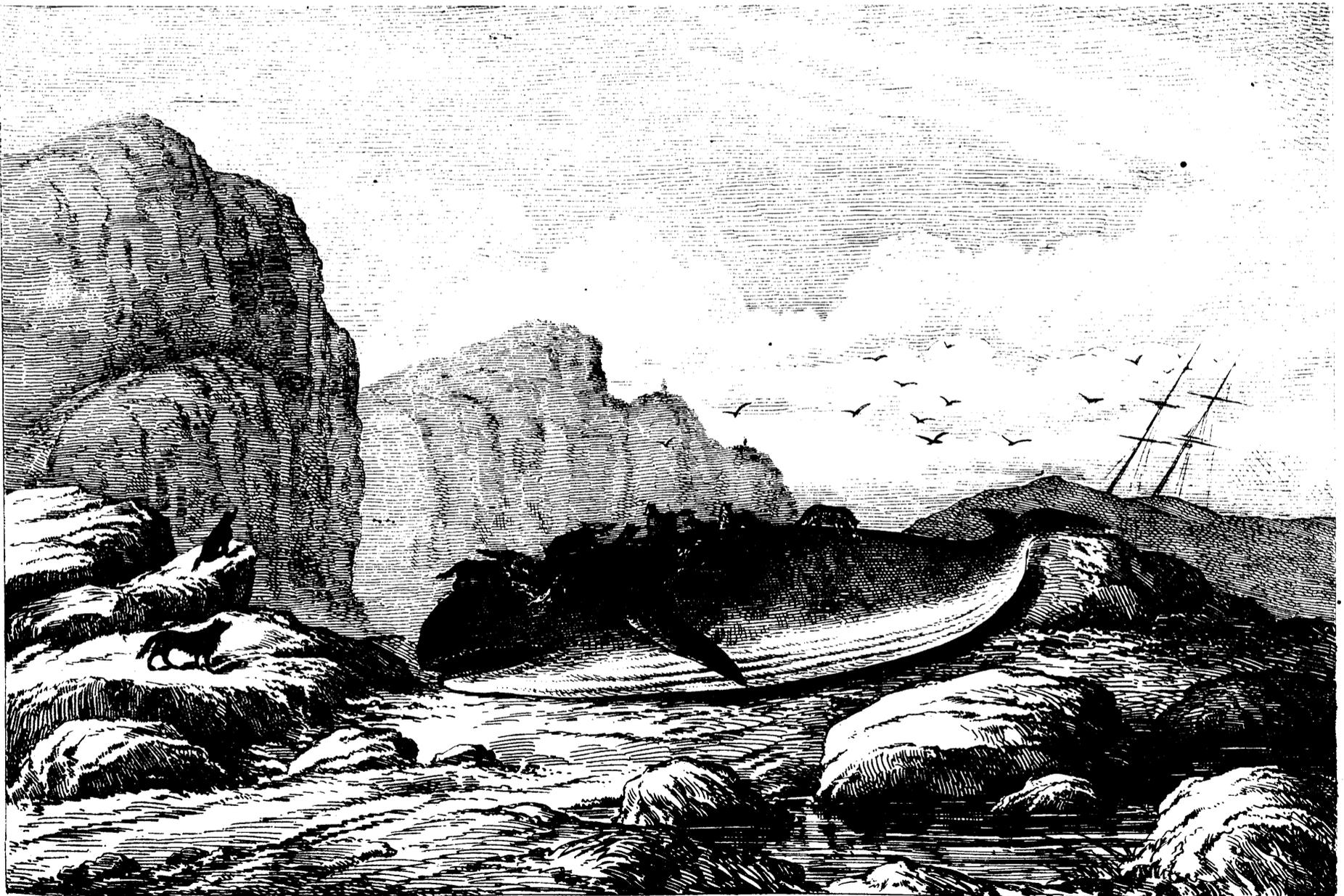
—Ce n'est pas la peine de tant discuter. Si vous payez, je recommencerai demain.

Et on le fusilla séance tenante.

Le docteur du Borgia et son autre compagnon furent envoyés en Allemagne, où ils sont restés prisonniers jusqu'à ce jour.



“QUAND L'EAU MONTAIT.”



LE LABRADOR.—BALEINE DÉVORÉE PAR DES LOUPS.—D'APRÈS UN CROQUIS DE M. N. TETU.



UN TABLEAU DE SCHEFFEL. GRAVÉ PAR T. BOSS.

L'OPINION PUBLIQUE, 20 AVRIL, 1871.

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.



LA VISION DE L'EXILÉ.

AVIS.

Nous prions nos abonnés qui changent de domicile de bien vouloir nous en avvertir, autrement nous ne nous tiendrons pas responsables des irrégularités qui pourraient en résulter.

Notre agent M. Dorion, collectera, la semaine prochaine, dans les quartiers St. Louis, Ste. Marie, St. Jacques, etc.

Nous avons besoin des Nos. 8, 9, 10, 11, 33, 34, 35, 36 et 37 de la 1ère année de l'Opinion Publique.

Ceux de nos abonnés qui désirent vendre leur série de l'Opinion Publique de l'année dernière, trouveront à les placer en s'adressant au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 20 AVRIL, 1871.

LA SEMAINE PARLEMENTAIRE.

L'INCIDENT SCOTT.

Il y eut lundi, 10 courant, un assez bon débat à propos du meurtre de Scott, triste événement dont nous avons déjà longuement parlé dans ces colonnes. L'Hon. M. McDougall prétendit que M. Delorme, métis français, représentant la Division Provencher aux Communes, et nouvellement introduit à la Chambre, avait fait partie du gouvernement provisoire de Riel et participé à l'exécution de Scott. Malgré les dénégations formelles de M. Delorme, corroborées par M. Smith, le député de Selkirk, M. McDougall proposa la formation d'un Comité spécial chargé de s'enquérir de la vérité des accusations portées contre M. Delorme. Sir Georges E. Cartier préférait référer la chose au Comité Permanent des Privilèges et des Elections. L'Hon. A. A. Dorion s'opposa avec force et avec raison à ces deux propositions et demanda un amendement déclarant que M. Delorme ayant donné des explications parfaitement satisfaisantes, confirmées par M. Smith, la Chambre devait clore là l'incident. M. Cartier dit qu'il n'avait pas d'objection à la référence au comité permanent parce qu'il croyait que ce Comité pouvait faire rapport durant cette session et qu'il désirait prouver que le gouvernement n'entendait pas étouffer l'affaire; qu'au reste, il aimerait beaucoup mieux l'amendement de M. Dorion, qui fut emporté par 94 contre 46. Le Haut-Canada vota surtout contre cette dernière proposition. Ce qui établit clairement que M. McDougall est un homme d'état si habile qu'il a réussi du coup à ranger du côté du Bas-Canada la majorité de la députation du Nord-Ouest. Tant que nous aurons des adversaires de cette force, le Bas-Canada ne sera pas en danger.

L'INDEPENDANCE DU PARLEMENT.

Il paraît que les plus vertueux, les plus grands de la nation, que le bon peuple envoie à Ottawa sous prétexte de représenter ses intérêts généraux, ne sont pas tous des anges, qu'ils sont de chair et d'os tout comme leurs trop confiants commettants, et qu'une approche trop imprudente du soleil du pouvoir les expose à perdre leur robe d'innocence. Il est petit le nombre de ceux qui se sauvent pour ne laisser que leur manteau à cette femme d'un nouveau Putiphar. Ce qui peut les racheter à nos yeux, c'est qu'ils ont conscience de leur faiblesse et ont eux-mêmes le courage de se protéger. C'est dans ce but qu'ils ont passé "un Acte pour assurer l'indépendance des membres du Parlement," curieuse phraseologie qui veut dire qu'il faut restreindre la liberté qu'ils ont de se vendre. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le Colonel Gray a voté pour cette mesure. Si c'eût été avant sa décision sur l'arbitrage!

La nouvelle loi, qui n'est qu'une copie de celle que nous avions avant la Confédération, empêche tout membre siégeant de remplir en même temps une charge sous le gouvernement, que cette charge soit temporaire, annuelle ou perpétuelle.

LA FIN.

Le bill des subsides, des estimés supplémentaires, quelques mesures de simple administration pour Manitoba, quelques discussions plus ou moins vives sur la punition des meurtriers de Scott et la conduite de M. Howe lors de son excursion au Nord-Ouest, remplirent les deux derniers jours de la session du Parlement Fédéral, qui fut prorogé vendredi après midi par le discours et avec le cé rémonial habituels. En somme, le bilan de cette quatrième session du Parlement Fédéral n'est pas volumineux: quelques mesures utiles, mais d'un intérêt secondaire; un seul événement remarquable, l'admission de la Colombie anglaise, avec son chemin de fer et son cortège de millions, et c'est tout.

J. A. MOUSSEAU.

L'UNION CATHOLIQUE.

Le 10 avril, cette association a célébré son treizième anniversaire par une soirée littéraire et musicale donnée à la salle académique du Collège Ste. Marie. Un auditoire nombreux et distingué encombra la vaste salle, et ceux qui comptaient entendre de la bonne musique et de la bonne littérature n'ont pas été désappointés. M. Larocque, le digne Président de l'Union Catholique, a ouvert la séance par un discours laconique, mais excellent de forme et d'idée, sur le but que poursuit cette belle société et qu'on peut ainsi résumer: union et accroissement des forces de la jeunesse instruite pour la meilleure défense des intérêts de la religion et de la patrie. Il a parlé en zouave, en soldat, en chrétien. Il faisait bon d'entendre ce langage tout à la fois si sobre et si convaincu: les nobles blessures et les décorations qu'il a gagnées au service du Pape donnent à sa parole un cachet de vérité et de persuasion qui émeuvent les plus incrédules. Ce jeune homme a devant lui un bel avenir, s'il veut continuer à diriger dans la bonne voie les études auxquelles sa fortune lui permet de se livrer tout à son aise.

M. de Bellefeuille a *lecturé* sur les ruines de Baalbeck. Il a fait moins une lecture qu'une savante dissertation, assaisonnée de traits piquants, sur des monuments gigantesques dont l'époque de la construction se perd dans la nuit des temps. Il a eu un véritable succès et ce n'est pas peu dire. Il avait à traiter un sujet très sérieux devant une assistance dont la plus belle moitié préférerait sans doute les suavités de l'harmonie à la sécheresse des détails d'architecture et d'une discussion sur l'existence des géants. Il a su tirer de sa thèse des comparaisons historiques et philosophiques du plus grand intérêt. On voit que M. de Bellefeuille a bien profité de son voyage en Orient.

Sa diction est modeste, mesurée et bonne; sa figure, un peu froide, s'anime au récit et il gagne à se faire entendre.

De la musique, nous dirons peu de choses; M. Boucher, l'organisateur de la partie artistique, avait fait le meilleur choix en hommes et en morceaux. *Le Désert* de Félicien David, une romance chantée par M. Lavoie, la musique des élèves du collège, l'orchestre, tout a été enlevé et enlevant. En somme, la fête a été belle, et nous souhaitons à l'Union Catholique de nous donner deux fois par année des anniversaires comme celui là. Nous sommes sûr que notre révérent ami, le Père Michel, le dévoué fondateur de l'œuvre, sera de notre avis.

J. A. MOUSSEAU.

L'ECHO DE LEVIS.

L'approche des élections fait toujours éclore des journaux. *L'Opinion du Peuple* venait à peine de paraître que *L'Echo* résonnait sur les hauteurs de Lévis. Ce qui ne veut pas dire que ce sera l'écho du journal de M. Lafrance; on est porté, même, à croire le contraire. MM. Lizotte et Poitras en sont les propriétaires et M. T. N. Belleau le rédacteur. Les articles que renferme le premier numéro sont bien faits.

On parle beaucoup en ce moment du mariage de M. Chs. de C... ex-zouave pontifical, actuellement employé dans le recensement, avec une demoiselle recommandable par son âge, sa position et sa fortune. Les preuves de dévouement et de sacrifice données par les zouaves produisent un bon effet sur les femmes sérieuses et réfléchies.

XX.

On trouve dans les procès-verbaux des séances du Sénat, une lettre énergique écrite par M. Alfred Garneau contre la résolution prise par le comité des comptes publics de ne point rouvrir la question des salaires.

M. Garneau se plaint en termes amers de la position précaire faite aux employés du Sénat par cette résolution, et demande pourquoi on s'obstine à les priver des avantages accordés aux employés publics dans d'autres départements; pourquoi on les prive, eux seuls, du bénéfice de la promotion, de l'augmentation de salaire et de progrès ascensionnel, malgré qu'on les soumette au système de la retenue sur les salaires en vue d'une pension à venir.

La lettre de M. Garneau mérite considération.

M. Lafrance est évidemment un homme d'énergie; il vient de lancer dans le public un autre journal dont le titre est *L'Opinion du Peuple* et le but "l'annexion." L'annexion, rien que l'annexion et toute l'annexion, c'est là le programme de M. Lafrance. Il est opposé à tout système d'indépendance qui nous laisserait dans la position que nous occupons maintenant vis-à-vis du Haut-Canada. Le prospectus de M. Lafrance est écrit avec beaucoup d'énergie et de vigueur.

Un ami nous écrit de la campagne:—

"Le temps des rats-musqués est arrivé. Faites-vous la chasse au rat-musqué? Non. moi non plus. J'ai appris seulement que l'autre jour, un brave habitant nommé Duval, très-passionné pour cette chasse aussi amusante que lucrative, paraît-il, étant occupé à amarrer son canot près du rivage; un autre chasseur le prit pour un rat-musqué et lui envoya

deux douzaines de grains de plomb dans la tête Duval a failli en mourir.

"On cite des cas où un homme a été pris pour une femme ou pour un ours; mais la ressemblance entre un fils d'Adam et un rat-musqué n'avait fait illusion à personne encore jusqu'à ce jour. Cela est arrivé sur les bords de la rivière au Baudet."

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

C'est ainsi qu'on la trouve en Italie assise sur une pierre, ou le plus souvent, comme dans ce cas-ci, sur le parapet d'un pont sur lequel on peut voir gravées la tiare et les clefs du pape. Une mère vient l'interroger sur les destinées de son fils, et la vieille sorcière lit dans la main de l'enfant, pendant que la mère recueille avec avidité toutes ses paroles.

De tout temps et dans tous les pays, on a exploité la superstition des hommes et leur désir de connaître les secrets de l'avenir. Nous avons aussi en Canada nos diseuses de bonne aventure qui font des dupes comme ailleurs et disent ce qu'elles ne savent pas à des gens qui méritent bien d'être trompés.

"QUAND L'EAU MONTAIT."

L'eau montait rapidement. Un lièvre courait partout pour fuir l'élément envahisseur. Il allait se noyer. Il aperçoit un tronc d'arbre; au moment où il s'élance dessus, il se trouve presque nez à nez avec un renard qui s'était déjà trouvé un gîte et qui ne paraissait pas vouloir le céder. Notre gravure représente l'ébahissement du pauvre lièvre pris entre deux feux.

LA VISION DE L'EXILÉ.

Cette gravure représente Napoléon III regardant des côtes de l'Angleterre la France ravagée et Paris en proie à la guerre civile. On peut supposer les pensées et les sentiments qui se pressent dans l'âme de l'ex-empereur, si toutefois on le croit accessible à autre chose que l'ambition et le désir de satisfaire ses passions.

BALEINE DÉVORÉE PAR LES LOUPS.

Sur les côtes du Labrador, il n'est pas rare de voir une baleine, que la tempête a jetée sur le rivage, dévorée par des bandes de loups qui se battent en quelque sorte dans ses entrailles avant même qu'elle soit morte.

CAUSERIE.

Le printemps, c'est la saison des fleurs et des oiseaux: tous chantent et gazouillent à l'envi une hymne au Créateur. Je me passerais la fantaisie de mêler quelques notes fausses aux accords unanimes de ces créatures ailées, si mon horizon s'étendait un peu plus loin. Vous avouerez-je ma faiblesse, lecteurs? mon essor poétique ne m'emporte guère au-delà des murs de ma chambre. Généralement les causeurs aiment à introduire le public dans leur domicile; il semble que le cœur soit plus à l'aise quand il a parcouru le cercle de ses affections. L'on a beau vouloir se dissimuler sous un plumage emprunté, tôt ou tard la nature primitive reprend le dessus, et le vieil homme réparait pour crier encore plus fort qu'auparavant: C'est moi, ne me reconnaissez-vous pas?

C'est beau le printemps, on l'a chanté sur tous les tons, et, Dieu merci, je ne suis pas assez dépourvu de sentiments pour rester insensible à toutes les séductions de la nature et de la poésie. Cependant, jamais il ne m'est apparu sous un jour aussi favorable, et jamais je n'ai été plus ému et plus attendri que lorsqu'il est entré dans ma chambre; le bien-être qu'il a apporté dans mon intérieur m'a rendu indifférent à toute jouissance considérée sous un autre aspect.

C'est alors surtout que j'ai pu apprécier à mon aise l'effet des contrastes. Rien n'est plus agréable que cette transition du froid au tempéré, je voudrais dire du froid au chaud pour rendre la différence plus sensible, mais avril conspire contre les mots à effet; juillet seul pourrait me procurer cet agrément littéraire et je n'irai pas le chercher pour faire ressortir le revers du tableau.

Entre le chaud et le froid, on court risque de s'enrhumer. Hâtons-nous de passer à une température plus modérée; pour élever le thermomètre de vos impressions à une hauteur raisonnable, je vais vous raconter quelques-uns de mes petits secrets, ceux, bien entendu, qui peuvent se confier sans préjudice à un ami comme le public. Qui n'a pas ses petits mystères et ses petites jalousies à la fenêtre de son appartement, sans doute? Donc ces jalousies fraîches et vertes me portaient un jour à envier le chenet oriental sous lequel vivait un des causeurs de *l'Opinion Publique*. Il écrivait, il y a quelques semaines: "Je suis seul dans une petite chambre chaude et coquette." Un léger sentiment de d'pit se glissa dans mon cœur à ces mots; hélas! je ne pouvais en dire autant de la mienne, la malheureuse! Elle est froide et coquette, et comme telle elle fait de nombreuses victimes, ses amants l'adorent et la maudissent! J'en appelle à tous ceux qui désirent la perfection dans ce qu'ils aiment: n'avais-je pas raison d'envier, pour ma retraite, cette nouvelle séduction qui la rend aujourd'hui irrésistible?

Je n'ai pas de rancune au fond; cette pensée envieuse n'a fait que traverser mon esprit, et je l'ai expiée aussitôt en me faisant l'avocat de mon rival en chambre.

Mon voisin, qui consacre ses loisirs à la littérature et qui applaudit des deux mains à chaque nouvelle production de l'esprit, réclamait pour un de ses amis la causerie du 2 mars. C'est lui, me dit-il, encore tout rayonnant du plaisir que lui avait procuré cette lecture, ce doit être lui! Je ne vous nommerai pas l'auteur supposé, qui n'était certainement pas celui que nous connaissons sous le pseudonyme de Paul d'Ourliac. Voyons un peu les arguments que j'employai pour combattre les prétentions de mon adversaire. Votre ami a quitté Montréal, lui dis-je, et lisez au bas de la causerie, vous serez détrompé. Il secoua la tête, le sceptique, car il doute de tout, même des caractères imprimés sur le papier, et peut-être, j'enrage à ce souvenir, a-t-il ri sous cape de ma candeur et de ma foi naïve. J'ajoutai cependant, pour tâcher de le convaincre. Vous n'ignorez pas non plus que votre ami a vingt ans passé, et lisez encore, vous verrez que, poétiquement par-

VARIÉTÉS.

lant, vingt printemps tressent leur couronne autour du front de notre joyeux correspondant. Mon voisin eut peur d'être déclaré athée, car il parut convaincu et ne répliqua rien à ce dernier et suprême argument; il s'aperçut que nier imprudemment toute vérité, c'était se vouer à la réprobation éternelle, et une pitoyable logique eut un effet théâtral.

Si vous voulez être discrets, je vous apprendrai le secret de mon succès. Mon incrédule n'était pas homme à se contenter d'aussi misérables arguments, et se laissa si facilement persuader parce que son ami à lui était mon parent à moi; cela vous explique suffisamment mon triomphe. Nécessairement, il conclut de là que reconnaissant la cause à son air de famille, je n'aurais pas laissé échapper l'occasion de présenter la nouvelle venue à ses admirateurs comme fille de l'un des miens.

Je ne suis pas assez barbare pour ravir un enfant à son père, et d'ailleurs mon parent n'eut pas voulu adopter cette inconnue, quelque charmante qu'elle fût, car sa famille est déjà assez nombreuse, et sa nature égoïste le porte à détester tout ce qui ne lui appartient pas. Tout en admirant les autres, il ne peut adopter et souffrir que les siens.

Doucement, me cria une voie intérieure, tu calomnies ton semblable, ton frère. Je le confesse en rougissant, le zèle m'emporte plus loin que les ailes. Vous allez, peut-être, croire que j'ai l'intention de faire un jeu de mots? Vous n'y êtes pas, je veux simplement vous donner une idée juste de la déférence marquée que j'ai toujours eue pour le singulier. Il est vrai que ma position géographique a puissamment contribué à favoriser cette tendance. J'habite d'austères régions dont la vue seule exclut toute idée de pluralité, c'est la Sibérie du cœur!... M. Lamothe appelle la Sibérie le tombeau de la Pologne. Ma Sibérie à moi, c'est le tombeau des cœurs..... Je viens d'échapper un gros mot—bonsoir, lecteurs.

NINA.

LES COMMANDEMENTS DU MARI.

10.—Je suis ton seigneur et maître, à qui tu as juré amour, respect et obéissance; car je t'ai empêchée de rester vieille fille et je t'ai sauvée des ennuis de la solitude.

20.—Ne jette sur aucun homme un regard d'amour ou d'admiration; car ton mari est un mari jaloux.

30.—Ne parle jamais légèrement de ton mari et ne parle pas aux voisins des défauts qu'il pourrait avoir; car s'il venait à apprendre que tu te conduis comme cela, il punirait ta perfidie en te privant de chignons, de *Grecian bends*, etc., ce à quoi tu serais très-sensible.

40.—Le Dimanche, qu'il n'y ait rien à faire dans la maison. Que le samedi, dès 4 heures de l'après-midi, les bambins soient lavés et que le pain soit cuit. Mais oh! femme, voici une recommandation importante: fais ton marché toujours seule, et surtout n'y vas jamais avec d'autres femmes, car avec elles tu penseras plutôt à t'acheter des rubans et des dentelles qu'à procurer des cigares à ton excellent mari.

50.—Honore les parents de ton mari.

60.—Ne *claque* jamais les enfants et ne les empêche pas de faire des *incursions* dans le *sucrier* ni de courir après avoir volé les pâtisseries, le jambon; car un estomac affamé ne connaît et que ça: couper et courir.

70.—Ferme ton oreille à la flatterie et ne reçois rien que de ton mari.

80.—Lorsque ton mari dort, ne fouille pas dans ses poches pour te procurer de l'argent; ne lis pas non plus les lettres que tu y trouveras; car cela ne te regarde pas; c'est l'affaire de ton mari: ne fais pas de questions, mais pense de lui toutes les bonnes choses que tu voudras.

90.—Ne cache jamais rien à ton mari; dis-lui toujours la vérité et ne le trompe pas sur l'argent qu'il te confie pour les dépenses de la maison; car ce mari déteste les petits larcins domestiques.

10.—Ne désire pas la maison de ta voisine, ni ses meubles ni ses habits, ni rien de ce qui lui appartient: lorsque ton mari sortira avec toi, ne porte pas de crinoline ou autre machine dangereuse qui pourrait l'estropier.

110.—N'attends pas de présents de ton mari, l'anniversaire de ton mariage, car il est écrit: "Bénis sont ceux qui n'attendent rien, car ils ne seront pas déçus."

Trad. A. C.

UNE SINGULIÈRE HISTOIRE DE REVENANT.

C'est Lord Brougham qui raconte la chose et qui en est le héros:

"Lorsque j'eus laissé l'école, dit-il, je partis avec G...., mon meilleur ami, pour suivre les cours de l'Université. Dans nos promenades, nous parlions souvent de l'immortalité de l'âme et de la vie future. La possibilité pour les morts de revenir sur la terre et d'apparaître aux vivants était encore un de nos sujets favoris de discussion, et ce fut ce sujet qui fit faire à G.... la folie de s'engager par un écrit signé de son sang à m'apparaître s'il mourait devant moi, et moi, de mon côté, je lui fis la même folle promesse. C'était, disions-nous, afin d'éclaircir nos doutes. Après avoir complété nos études, G.... partit pour les Indes où il avait obtenu une place dans le service civil, et moi, je me retirai à Londres. G.... m'écrivit très-rarement, et peu d'années après son départ, je l'avais presque complètement oublié.

"Un jour, je prenais un bain chaud, et je jouissais d'autant plus de la chaleur de l'eau que j'étais demeuré plus longtemps exposé au froid, 10 ou 12 heures, je crois. Après être demeuré assez longtemps au bain, je tendis la main pour prendre mes habits et en même temps je tournai la tête vers la chaise où ils étaient. Mon ancien ami G.... était assis sur cette chaise et jetai sur moi un regard calme et serein. Je ne sais comment je sortis du bain, mais, lorsque je reconstruis l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le sol. L'apparition, si c'en était une, avait disparu. Cet événement me frappa beaucoup; cependant, je n'en parlai à personne, mais j'ai fort bien retenu la date: c'était le 19 décembre. Maintenant, comment expliquer cette apparition? M'étais-je endormi, et est-ce en rêve que j'avais vu G....? Je n'en puis douter, et cependant il y avait plusieurs années que je n'avais pensé à G.... Je ne puis m'ôter de l'esprit que G.... est mort et qu'il ne m'est apparu que pour me prouver qu'il existe une vie future." Ce qui précède est arrivé le 19 décembre 1799. En octobre 1862, lord Brougham y ajouta ce qui suit: "Mes pressentiments, il y a 68 ans, ne m'avaient pas trompé: je sais depuis longtemps, par une lettre qui m'est venue des Indes que G.... est mort, mort le 19 décembre 1799!"

Trad. A. C.

A une école du dimanche pour les enfants, le ministre racontait l'histoire de l'enfant prodigue. Rendu au passage ou l'écrivain représente le père regardant venir son enfant, le ministre demanda aux enfants ce qu'ils pensaient que le père avait fait.

Je pense, s'écria aussitôt un petit garçon à l'air décidé, qu'il a dû mettre les chiens après lui.

Mademoiselle F.... jouait en consant, l'autre jour, avec le compagnon chéri de ses trente-six années, un beau petit épagneul plein de cœur et d'esprit. Soudain, le petit épagneul pousse un cri à fendre l'âme: il s'était planté l'aiguille de sa maîtresse dans la langue. Celle-ci désespérée courut chez le médecin et l'entraîna auprès du petit animal qui se roulait de douleur; l'opération fut décidée, mais à la condition que l'épagneul serait mis sous l'influence du chloroforme, pour lui épargner trop de souffrances. L'opération eut un plein succès, l'aiguille fut extraite, mais le chien mourut, le chloroforme l'avait tué. Ah! pauvre petite bête!

Un jour que Garrick jouait le rôle du roi Léar, les spectateurs placés aux premiers rangs du parterre, ne pouvant le voir dans la magnifique scène où il maudit à genoux la fille qui l'a chassé, se levèrent, et ceux qui étaient derrière eux, n'osant pas leur adresser d'observations de peur d'interrompre la scène, se levèrent aussi, et tout le parterre se trouva bientôt debout, sans prononcer une syllabe, respirant à peine dans un silence plein d'admiration et de terreur. Une autre fois, la couronne de paille qu'il portait dans la même pièce tomba ou se défit, ce qui aurait certainement produit des éclats de rire, si cet accident était arrivé à un acteur médiocre; mais Garrick était si bien maître de son auditoire, que personne ne s'en aperçut, et que les larmes continuèrent de couler.

Avant la Révolution, le monde entier reprochait aux Français leur étourderie et leur bavardage. Franklin, en venant en France, était persuadé, comme tous ses concitoyens, qu'un Français ne pouvait se taire cinq minutes. Il vint d'abord à Paris et descendit à Chaillot. Bailly, qui habitait alors ce village, croit de son devoir de rendre une visite à l'illustre étranger dès son arrivée. Il se fait annoncer, et Franklin, qui le connaît de nom, le reçoit de la manière la plus cordiale. Les deux grands hommes échangent le petit nombre de paroles dont on se sert habituellement dans de pareilles occasions, puis ils prennent place, l'un à côté de l'autre, sur un canapé. Bailly, dans sa modestie, attend que le philosophe américain lui adresse quelque question; mais une demi-heure se passe sans que Franklin ouvre la bouche. Bailly tire sa tabatière et offre silencieusement une prise à son voisin: celui-ci indique par un mouvement de main qu'il n'en use pas. Une heure s'écoule ainsi. Enfin Bailly se lève, et Franklin, enchanté d'avoir trouvé un Français qui sût garder le silence, lui serre affectueusement la main en disant: "Bien! monsieur Bailly, très-bien!..."

On disait de la duchesse de Mazarin qu'elle avait été douée à sa naissance par trois fées; la fée Richesse, la fée Beauté et la fée Guignon. Il est certain que la pauvre femme ne pouvait rien entreprendre, pas même de donner une fête, sans qu'un accident quelconque vint se jeter à la traverse. Un soir qu'elle donnait à souper à soixante personnes, elle imagine de ménager à ses convives une agréable surprise, elle fait placer au milieu de la table un pâté énorme, dans lequel se trouvaient enfermés une centaine de petits oiseaux vivants. Sur un signe de la duchesse, on ouvre le pâté, et voilà toute cette volaille, effarouchée par les lumières, qui vole sur les visages, qui se niche par les cheveux des femmes, coiffées, comme on l'était alors, à la monte-anciel; c'est-à-dire avec des cheveux crépés très-haut. On peut imaginer l'humeur, les cris: on ne pouvait se débarrasser de ces malheureux oiseaux: enfin on fut obligé de se lever de table en maudissant une si sottise invention.

Lorsque l'historien Gibbon vint en France, il se crut obligé de prendre les mœurs du jour, et se mit à faire la cour à Mme de Crouzas, quoi qu'il fut très-gros, très-lourd et assez laid. Un jour, après avoir fait sa déclaration, il tombe aux genoux de cette dame, qui éclata de rire; et, au bout de quelque temps, voyant que Gibbon restait toujours à genoux: "Mais relevez-vous donc, monsieur, lui dit-elle.—Hélas! madame, répond piteusement le gros homme, je le voudrais bien, mais je ne le peux pas." Mme de Crouzas sonna, et dit au domestique: "Relevez M. Gibbon."

Un paddy de Cork avait un magnifique terreneuve qui l'accompagnait partout. Chaque fois que le beau terreneuve sortait avec son maître, il était assailli par une multitude de petits chiens qui lui mordaient les jarrets et le bout de la queue et l'étonnaient de leurs aboiements. Le beau frisé finit par s'impatienter; un bon jour, il saisit un de ces petits polissons de chien par le collet et le porta dans sa gueule sur le bord de la rivière. Là, on le vit à plusieurs reprises plonger le petit chien dans l'eau et l'en retirer juste à temps pour ne pas le noyer. Quand il crut que la leçon était assez bonne, il jeta dédaigneusement sur la grève le petit chien à moitié mort de peur, et il s'en alla tranquillement. Quand il passa ensuite dans la rue, on le laissa tranquille.

A Marly-le-Roi, on trouva un jour un officier prussien tué dans le bois. Tous les hommes du pays furent arrêtés et conduits à Saint-Germain. Ils restèrent un mois en prison, sans autre nourriture que du pain et de l'eau. Enfin, on les relâcha, sauf un toutefois, auquel on fit subir les plus infâmes tourments. On le condamna à mort. On mit la bière qui lui était destinée dans sa cellule pendant toute la nuit qui précéda l'exécution. Au matin on le fit sortir, et pendant qu'on le conduisait au lieu du supplice, la bière suivait dans une charrette. Il fut passé par les armes en présence de plusieurs habitants et son cadavre jeté dans le premier trou venu.

Les Prussiens ont laissé, dans ce coin de terre, un souvenir qui ne s'effacera pas.

Pour jouir de la vie comme il faut, quelques malheurs sont nécessaires. Ces malheurs ne sont pas agréables par eux-mêmes, mais ils donnent un grand prix aux jours heureux qui les suivent.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Quoi! s'écria Brune réellement stupéfait des sagaces observations de son interlocuteur; vous avez remarqué tous ces indices depuis Boutrevilliers?

—Sans doute. Les croyez-vous certains?

—Je m'incline devant votre science, monsieur. —Celui qui nous suivait nous a donc précédés, continua Fouché. Pour moi, je ne doute pas. Seulement, cette fois, il a usé de ruse, et sans mes remarques nous n'eussions certes pu deviner sa présence.

—Mais que concluez-vous?

—Que nous ne trouverons pas d'abord de chevaux disponibles à Corbreuse.

—Vous croyez?

—Cela est évident.

—Et ensuite?

—Ensuite, nous rencontrerons obstacles sur obstacles, car, après avoir dépassé Corbreuse, nous avons à traverser les bois d'Ossoville, et, d'après les renseignements que j'ai pu prendre, les chemins y sont horribles. Deux chevaux fatigués comme le sont les nôtres n'en sortiraient pas.

—Mais alors, qu'allons-nous faire?

—Une chose bien simple et bien facile. Nous sommes encore à une lieue de Corbreuse et à deux et demie de Bourdan. Nous voici en haut de la côte: la route de droite conduit à Corbreuse, et vous voyez que les empreintes du même cheval courent de ce côté. Celui qui nous précède, ne supposant pas que nous ayons pu deviner ses intentions, a gagné le village sans s'arrêter. D'ailleurs il lui faut le temps de faire ralle de tous les chevaux disponibles. Au lieu de continuer notre route, nous allons tourner à gauche. A la première auberge isolée, nous ferons donner double ration aux chevaux, et, quitte à crever les bêtes, nous reviendrons au galop sur Bourdan. Là, personne ne nous attend. Il y a un relais de poste, nous prenons des chevaux frais, et par la Forêt-le-Roi et les bois de Plessis, nous regagnons la route de Tours.

Pour dépister les curieux, avant de rentrer dans Bourdan, nous laisserons nos compagnons au commencement de la vallée. Jean et Nicolas veilleront avec le maître d'armes sur les deux bourgeois, et moi sur le siège, vous dans la voiture, nous atteindrons la poste.

Nous ferons mettre quatre chevaux sur la berline, et en payant triples guides aux postillons, nous serons de l'autre côté des bois de Plessis avant que notre espion ait pu parvenir à regagner nos traces. Alors il ne s'agit plus que de le croiser, puisque nous avons l'avance, et dussions-nous simuler un accident, abandonner notre voiture sur la grand-route et faire quelques lieues à pied à travers champs pour mieux dépister nos ennemis, nous y parviendrons, je vous le jure. Croyez-vous en moi?

—Commandez, répondit simplement l'étudiant, nous obéirons sans mot dire."

Fouché fit signe de satisfaction. Quelques instants après, suivant l'itinéraire tracé par l'oratorien, la berline roulait vers une auberge isolée située sur la route opposée à celle conduisant à Corbreuse.

XVIII.—*La folle.*

"Écoutez-moi sans m'interrompre, reprit Fouché en s'adressant rapidement à Brune. Avant que nous atteignions l'auberge, il faut que vous sachiez tout ce que j'ai à vous apprendre.

Mlle de Morandes jouissait, je vous l'ai dit, de toute la plénitude de ses facultés, mais jamais un mot ne sortait de sa bouche, faisant allusion à son passé.

J'étais impatient de savoir ce que l'on voulait de moi, et après une conversation confidentielle de ma part et relative à la visite que j'avais reçue jadis, je la priai de me parler franchement.

"A Brest, me dit-elle, je vous mettrai en relation avec un homme qui vous dira tout."

Nous atteignîmes Brest rapidement, et sur l'indication précise de Mlle de Morandes, nous nous arrêtâmes dans un faubourg, devant une petite maison de pauvre apparence.

Un vieillard nous reçut, et quand il vit Mlle de Morandes, quand il l'entendit parler avec toute l'apparence d'une raison solidement rétablie, il laissa éclater une joie qui tenait du délire.

Le soir, cet homme, qui se nommait Urbain, eut une longue conférence avec Mlle de Morandes, conférence dont je ne fus pas témoin, mais à la suite de laquelle il vint me trouver dans la petite chambre que l'on m'avait offerte.

Sans préambule, Urbain se mit à me raconter tout ce que m'avait dit déjà le médecin, mais comme le docteur, il ignorait si Laure avait été coupable ou victime.

Mais n'insistant pas sur ce point délicat, il passa immédiatement à une confidence tout aussi émuante et à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Il m'apprit que ce Noël, le jardinier du château de Morandes, était le propre fils du marquis d'Horbigny.

Ce fils du marquis avait montré dès son enfance les instincts les plus pervers et les plus effrayants. Le marquis avait tout tenté pour le corriger sans pouvoir y parvenir. Enfin, redoutant la honte pour le nom qu'il portait, l'orgueil du sang avait étouffé en lui tout sentiment d'amour paternel.

Un jour, M. d'Horbigny avait surpris son fils, âgé au plus de treize ans, forçant la caisse de son intendant et volant avec l'effronterie du dernier des misérables.

Furieux, le père avait levé sa canne sur le fils coupable, mais celui-ci avait osé saisir une arme et menacer de rendre coup pour coup.

Cette scène mit le comble à la mesure. Le marquis n'hésita plus à accomplir un projet qu'il avait déjà médité.

Il emmena son fils sous le prétexte de faire un voyage avec lui, mais il revint seul et déclara devant ses gens que l'enfant était mort en chemin.

—Il l'avait abandonné? demanda Brune.

—Oui, répondit Fouché. Il l'avait conduit en Espagne et l'avait placé dans un couvent, payant sa dot afin qu'il n'en sortit jamais.

Cependant, l'année suivante, l'enfant parvenait à s'échapper et rentra en France, mais privé d'argent, n'ayant aucun moyen de justifier ses prétentions à une naissance honorable; peu désireux sans doute de réveiller l'attention paternelle, il traîna dans les provinces une misérable existence.

Comment vécut-il jusqu'au jour fatal où il était entré au château de Morandes en qualité d'aide jardinier? Personne que lui ne le sût.

Bref, le marquis, en apprenant la catastrophe que vous connaissez, avait appris également, par des témoignages certains, que Noël était son fils.

M. d'Horbigny était proche parent de la famille de Morandes. C'était à lui que revenait la tutelle de la folle et il dut accepter cette mission.

La douleur qu'il ressentit d'avoir une part involontaire à l'événement desolant qui avait anéanti toute une honorable famille, fit qu'il voulut pendant de longues années se consacrer à la guérison de la veuve du riche financier.

Mlle de Morandes, devenue Mme de Saint-Gervais, avait hérité de son mari, vous le savez, d'une fortune fort belle. Le marquis géra d'abord cette fortune. Il n'était pas riche et il entendait dire souvent autour de lui que les revenus de la folle étaient arrivés à point pour combler ses caisses vides.

Bientôt la calomnie se joignit à des propos d'abord insignifiants. Le marquis quitta la province et vint habiter la Bretagne. Près d'un tiers de la fortune de Mme de Saint-Gervais était placée aux colonies. Ce fut à l'occasion de sa gestion que le marquis avait été mis en relation avec mon père.

Longtemps la malheureuse femme demeura dans la même situation. Le marquis l'avait fait conduire à Gouesnou, espérant une cure de la science renommée du docteur Harmant. Pour faciliter au médecin l'efficacité des soins qu'il devait donner, il avait fallu lui révéler la cause première de la folle, mais on lui avait caché soigneusement le nom de la famille de sa malade.

De longues années s'écoulèrent, puis un jour le marquis reçut une lettre de Laure. Ce fut durant les quelques instants de lucidité dont je vous ai parlé, qu'elle avait écrit au marquis.

Celui-ci, joyeux de cette guérison inattendue, partit aussitôt pour aller auprès de la pauvre femme.

Ce fut encore durant l'entrevue qu'ils eurent entre eux, que Mme de Saint-Gervais, prévoyant peut-être une rechute prochaine, voulut faire une donation de tous ses biens au marquis, à la condition que cette donation serait anéantie le jour où elle se croirait complètement guérie et où elle voudrait faire usage de sa fortune.

C'était une sorte de *fidei-commis* que le marquis accepta.

Le lendemain du jour où l'acte avait été signé, Mme de Saint-Gervais, que l'on avait laissée le soir fort calme dans sa chambre, fut prise pendant la nuit d'une crise effrayante.

Comment cette crise était-elle arrivée? Quelle cause l'avait provoquée? Le docteur ne pouvait l'expliquer.

On remarqua seulement des traces de fracture à la fenêtre de la chambre, mais on pensa que c'était au commencement de l'accès que la malheureuse folle avait commis ces dégâts.

Cependant, au milieu de ses cris, on distinguait des paroles semblant énoncer une suite d'idées soutenues. La pauvre insensée repoussait tout le monde, comme si elle eût voulu écarter une vision pénible, et le nom de Noël revenait sans cesse sur ses lèvres.

La maladie avait repris une force nouvelle. Le marquis dut donc repartir, muni de la donation qui le mettait en possession indéfinie des richesses de Mme de Saint-Gervais.

Depuis ce moment la folle, jusqu'au jour où je l'avais amenée à Brest, n'avait eu un instant de calme ni de lucidité.

Le marquis put donc se croire mis en possession définitive de l'héritage, et tout le monde s'habitua si bien à cette pensée, que personne ne supposait que M. d'Horbigny ne fût pas immensément riche de ses propres deniers.

D'autres années s'écoulèrent encore. Quelques mois avant l'époque de son mariage et alors qu'il n'était nullement question de projets d'union pour lui, le marquis reçut un soir une visite mystérieuse. Personne ne put voir le visage du personnage qu'un valet de confiance avait introduit.

Le lendemain, M. d'Horbigny ne put sortir. Une fièvre ardente le clouait sur son lit. Une semaine s'écoula, le vieux gentilhomme se remit et il reçut une nouvelle visite du même personnage qui fut introduit aussi mystérieusement que la première fois.

Cet homme que personne ne connaissait à l'hôtel d'Horbigny, savez-vous qui il était? C'était Noël, le jardinier du château de Morandes, le fils du marquis d'Horbigny!

—Noël! s'écria Brune. Il n'était donc pas mort!

—Il avait échappé à l'incendie.

—Et qu'était-il devenu?

—Vous ne pourriez le supposer!

—Qu'est-ce donc?

—Noël était un forçat évadé du bagne de Brest!

—Un forçat! reprit Brune de plus en plus stupéfait.

—Un forçat! dit encore Fouché. C'était au bagne que l'avaient conduit ses horribles instincts.

—Et que voulait-il à son père, grand Dieu!

—Il voulait l'immense fortune du marquis. Le misérable avait consacré plus de dix années à rechercher, à trouver et à entasser les preuves les moins irrécusables de son in-

dividualité. Quand il vint trouver son malheureux père, il était en mesure de prouver que lui, le forçat évadé, était bien le noble fils du marquis d'Horbigny.

Il menaçait le vieux gentilhomme de se dénoncer lui-même, il fit lire devant les yeux effrayés du marquis le scandale d'un procès où le nom de ses ancêtres serait taché de la boue du bagne!

—Quelle horreur! s'écria l'étudiant avec indignation.

—Pour unique condition à son silence, le bandit mettait celle d'être placé en possession de la fortune de son père.

Le marquis rejeta d'abord cette proposition, préférant la mort à l'acceptation d'une telle ignominie; mais son fils lui déclara fort tranquillement que s'il se tuait, il se ferait reconnaître pour revendiquer ses droits à la succession paternelle.

Ivre de douleur, le vieux marquis ne sachant que faire, dit à son fils que la presque totalité de ce qu'il possédait appartenait à Mme de Saint-Gervais.

—Je le sais, répondit Noël, mais je sais aussi que la belle Laure a fait sa donation de tous ses biens. Or cette donation est valable tant que Laure sera folle, et elle le sera toujours, j'y mettrai bon ordre! Donc cette fortune est à vous.

Et, comme le marquis paraissait ne pas comprendre:

—Rappelez-vous ce qui s'est passé à Gouesnou, reprit Noël, avec un cynisme épouvantable. Quand Laure a fait sa donation, elle était parfaitement lucide, on la croyait guérie. Cependant le soir même elle redevenait folle. Savez-vous pourquoi? Je suivais attentivement tout ce qui se passait entre vous, car je songeais à l'avenir. La nuit venue, et l'acte bien en règle, je surpris Laure dans son sommeil, et ma vue seule suffit pour faire fuir sa raison encore vacillante.

—Mais cet homme est un monstre capable de tout! s'écria Brune de plus en plus indigné.

—C'est pourquoi nous ne saurions trop veiller sur nous-mêmes, répartit Fouché, car cet homme est aujourd'hui notre ennemi acharné!

—Lui? dit l'étudiant.

—Lui-même! Écoutez-moi encore, et vous allez comprendre:

Trois fois, en moins de deux semaines, le vieux marquis reçut encore la visite de son horrible fils. Ce qui se passa entre eux durant ces trois visites, je vous le laisse à penser. Sans doute Noël, la menace de la honte à la bouche, osa proposer à son père le plus infâme marché; sans doute le malheureux gentilhomme, vaincu par l'effroi que lui inspirait cette menace, finit par accéder aux volontés imposées par le bandit.

Ce fut quelques jours après que le marquis d'Horbigny parla tout à coup de ses intentions de se remarier. Il attendait, dit-il, la jeune fille dont il avait fait choix.

Effectivement, au milieu de l'étonnement général, on vit bientôt arriver à Nantes une jeune et belle personne accompagnée d'une vieille parente se disant sa tante, et venant d'une province éloignée. Au reste, ces dames ne voyant personne, ne recevant jamais, ne sortant que rarement, on ne put avoir de leur bouche aucun détail qui satisfît la curiosité que chacun manifestait.

Bref, je vous ai dit ce qui s'était passé à propos de ce mariage qui s'accomplit solennellement, et la tristesse que le marquis ne pouvait vaincre, fit naître mille soupçons dont aucun n'approchait de la vérité.

Le marquis avait soixante-quatorze ans; ce n'était donc pas une compagne qu'il prenait, c'était une fille qu'il donnait à ses dernières années. Cette opinion était universelle. Aussi la nouvelle que la jeune marquise allait bientôt donner un héritier à son mari fut-elle accueillie par des salves de moqueries et de quolibets railleurs.

Cependant une fille vint au monde; mais on put remarquer encore qu'à propos de la naissance de cette enfant, la tristesse profonde du vieux gentilhomme parut d'autant plus vive.

—Je comprends! dit Brune en souriant.

—Après son mariage, le marquis, à ce que dit son valet de chambre plus tard, reçut encore la visite souvent renouvelée de l'homme que chacun ignorait être son fils. Seul, Urbain, celui qui me racontait son histoire, avait deviné l'affreuse vérité. Urbain était un vieux serviteur né dans la famille d'Horbigny. Il avait connu le fils du marquis, il avait accompagné son maître dans le voyage fait en Espagne. Il avait été le confident des angoisses du malheureux père, et il avait porté lui-même au convent la dot que devait payer le jeune homme à son entrée au cloître.

Urbain, caché un soir près de la chambre du marquis, avait reconnu dans le visiteur mystérieux l'enfant pervers devenu homme infâme; mais il avait renfermé ce secret au fond de son cœur, et le marquis ne lui ayant rien dit, il n'avait osé parler.

Cependant il avait épîé Noël à chacune de ses visites, et il avait suivi pas à pas l'intrigue qui se nouait.

Bref, le marquis, obsédé de nouveau par son fils, avait dressé son testament. Par un motif dont Urbain ignorait la cause, et que je n'ai pas encore moi-même pu pénétrer, Noël avait dicté les clauses étranges qui, tout à jour,

avantageaient la mère et la menaçaient de ruine.

Mais en ce qui concernait l'article relatif à la famille d'Atore (celle du frère du marquis), Noël, en dépit de ses menaces, ne put obtenir que son père le changeât. Le vieux marquis fut inflexible.

Si l'enfant qui portait son nom mourait, toute la fortune passait à sa nièce.

Il fallut que Noël acceptât cette clause. Le testament fait et déposé, Noël ne reparut plus. Moins de deux ans après, le marquis d'Horbigny mourait ainsi que je vous l'ai dit.

Le premier soin de la jeune veuve fut de chasser Urbain qu'elle n'aimait pas. Le valet congédié se retira à Brest, sa ville natale.

Ce fut là qu'une nuit, qu'il se trouvait attardé dans un faubourg, il assista involontairement et sans être vu à un conciliabule de forçats évadés la veille et qui n'avaient pu encore s'éloigner de la ville.

Or parmi ces forçats, il reconnut l'homme qu'il avait vu chez son maître, celui qu'il savait être le fils du marquis d'Horbigny, et cet homme qui commandait aux autres, cet homme qui semblait n'avoir autour de lui que des sujets, cet homme était le roi du bagne!

XIX.—Le testament.

—Le roi du bagne! avait répété Brune en frissonnant.

—Oui, répondit Fouché; ce que m'avait raconté le vieux valet m'éclairait complètement sur les démarches du marquis.

M. d'Horbigny, dans la crainte d'exposer les jours de Mme de Saint-Gervais, n'avait osé faire un acte public en sa faveur, et il avait compté sur moi pour sauvegarder la fortune de la pauvre folle et la faire rentrer en possession de tous ses biens, si elle recouvrait la raison.

Tout ce qui m'avait semblé obscur jusqu'alors devenait lumière: le mystère disparaissait pour faire place à la réalité.

—Maintenant, ajouta Urbain, vous savez tout; acceptez-vous toujours la mission qui vous a été confiée?

—Je l'accepte! répondis-je sans hésiter.

—Alors, reprit le vieux valet, je veux des demain vous faire connaître les ennemis que vous allez avoir à combattre.

—Quoi! m'écriai-je, le fils du marquis est-il donc à Brest?

—Je l'ignore, me répondit-il, mais son principal lieutenant est ici.

Urbain m'expliqua alors que depuis la mort de son maître, depuis la nuit où il avait reconnu le fils de M. d'Horbigny pour être le roi du bagne, il avait consacré toute son intelligence, tout son temps, toutes ses peines à s'immiscer, autant qu'il le pouvait, dans les mystères de la terrible association dont Noël était devenu le chef.

Grâce à sa finesse, à sa connaissance des lieux, aux moyens adroits qu'il avait employés pour corrompre plusieurs affidés, il avait appris bien des choses.

Il me révéla la puissance formidable dont disposait ce roi des bandits qui avait sur ses sujets une autorité sans limites; il me mit au courant enfin de tout ce que j'avais besoin de savoir, et le lendemain de notre conversation, il me fit voir, la nuit, dans un ignoble cabaret, celui qui passait pour être le second du chef suprême.

C'était un ancien forçat, d'une réputation extraordinaire, et qui avait accompli les choses les plus incroyables. Ses traits se gravèrent dans ma mémoire.

—Comment était-il? demanda curieusement l'étudiant.

—Comment il était? répéta Fouché; mais vous l'avez vu!

—J'ai vu cet homme, moi?

—Oui, avant-hier soir, alors que nous quittions Paris.

—Comment? dit Brune avec étonnement.

—Rappelez-vous celui que vous avez remarqué rue de Vaugirard parmi les spectateurs qui entouraient le feu de paille....

—Quoi! c'était....

—Le lieutenant du roi du bagne, je vous l'ai dit.

—Oh! oh! dit Brune, je commence à comprendre enfin quels sont les ennemis auxquels nous avons affaire.

—Oui, fit Fouché en secouant la tête; la partie est rude.

—Mais, reprit l'étudiant, qu'avez-vous fait à Brest à l'époque où vous y étiez avec Mme de Saint-Gervais?

—J'avais d'abord tracé divers plans de conduite qui tous me parurent successivement impraticables. J'avais pensé à m'adresser à la justice, mais Urbain me détourna de ce moyen; il me fit observer que tous ces gens, qui avaient jusqu'alors lutté avec avantage contre la société, triompheraient encore de nos tentatives contre eux; puis, si je réussissais, je méconnaissais les volontés du marquis d'Horbigny, car pour expliquer toute l'intrigue, il fallait bien dévoiler la vérité entière et livrer le nom du vieux gentilhomme à l'horreur et à la honte!

Il avait préféré faire passer son fils pour mort plutôt que d'accepter l'infamie que son existence souillée eût jeté sur la race des d'Horbigny; avais-je le droit de faire, moi, ce que le marquis avait refusé d'accomplir? La punition du coupable ne m'appartenait pas. Ce que je devais faire, c'était remettre Mme de Saint-Gervais en possession de tous ses biens.

Je pris alors le parti de me rendre à Nantes et d'attaquer le testament du marquis à l'aide de la lettre qu'il m'avait remise. La donation de Mme de Saint-Gervais était claire et précise; le résultat du procès n'était pas douteux.

Je pris conseil des meilleurs avocats et je les chargeai de poursuivre l'affaire.

Six semaines après, le procès allait s'engager entre Mme de Saint-Gervais et le marquis d'Horbigny.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE.

GRAINES! GRAINES!!
On vient de recevoir un assortiment considérable de
GRAINES FRAICHES,
GRAINES DE BOUQUETS de toutes les variétés, GRAINES DE JARDINS et des CHAMPS, telles que
FÈVES, BLE-D'INDE,
BETTERAVES, LAITUE,
CAROTTES, Oignons,
CHOUX, PERSIL,
CHOU-FLEUR, NAVETS,
CELERI, POIS,
CONCOMBRE, RADIS,
TREFLE, MIL, ETC.
Une déduction libérale est faite aux marchands et aux sociétés d'agriculture.
JAMES GOULDEN,
175—RUE ST. LAURANT—175

2-16a



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS CACHETÉES,
adressées à F. BRAUN, Secrétaire des Travaux Publics, seront reçues à ce bureau jusqu'à MIDI, LUNDI, le 24 du courant, pour la construction de JETÉES DE SUPPORT et d'estacades transversales dans le Bassin à bois de Lachine.
Les plans et devis pourront être vus à ce bureau Vendredi, le 14 du courant et les jours suivants.
Les signatures de deux personnes responsables, qui se porteront caution pour la bonne exécution des travaux, devront être apposées sur chaque soumission.
Le département ne s'engage pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.
Par ordre.
Bureau du Canal. (Signé) JOHN G. SIPPPELL,
Montréal, 10 avril 1871. Ingénieur Surintendant.
2-16 a



TERRITOIRES DU NORD-OUEST.

A partir du 15^{me} jour de Juin prochain, le transport des Emigrants sera fait aux taux suivants:

DE TORONTO AU FORT WILLIAM.

Les adultes, \$5; enfants au-dessous de 12 ans, à moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel, francs de port. Bagage extra, 35 centins par 100 lbs.

DU FORT WILLIAM AU FORT GARRY.

Les Emigrants, \$25—enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel, francs de port. Bagage extra, \$1.50 par 100 lbs. (On ne transporteront aucuns chevaux, bêtes à cornes, ni voitures, non plus que des instruments d'agriculture trop pesants.)

MODE DE TRANSPORT.

Les 96 milles, de Toronto à Collingwood, par le chemin de fer.

Les 532 milles, de Collingwood au Fort William, par le Steamer.

Les 45 milles, du Fort William au Lac Shebandowan, par les wagons.

Les 310 milles de navigation interrompue du Lac Shebandowan à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois, par les bateaux découverts.

Les 95 milles, de l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois au Fort Garry, par les charrettes ou wagons.

Le Département fournira des cabanes et des tentes pour l'usage des Emigrants aux divers portages entre le Fort William et le Fort Garry. Les passagers devront se munir de provisions; cependant, ils pourront s'en procurer au prix coûtant, au Lac Shebandowan, au Fort Frances, et à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

F. BRAUN,
Secrétaire.

DEPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS,
Ottawa, 1er avril 1871. 3-15d

TESSIGNÉ informe ses nombreux Pratiques et le Public en général qu'il a ouvert, au No. 335, Rue St. Laurent, un Magasin de Meubles des plus variés, et qu'il s'est assuré les services de Pierre Gosselin, le célèbre Polisseur et Varnisseur de Pianos, avantageusement connu à Montréal.
L. C. REVIER,
No. 335, Rue St. Laurent.

On échange et repare les Pianos et les Meubles.
2-12m

J. EGGO & Cie.,
LEGGOTYPISTES,
ELECTROTYPISTES,
STEREOTYPISTES,
GRAVEURS,
CHROMO ET
PHOTO-LITHOGRAPHES,
PHOTOGRAPHES ET
IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes }
Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine. } MONTRÉAL.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

O. DESMARAIS ET CIE.,

PHOTOGRAPHES, COIN DES RUES CRAIG ET ST. LAURENT MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographes Encadrés à bon marché. 2-15z

AVIS IMPORTANT.

Les abonnés de l'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire encadrer leurs illustrations, à bon marché, en s'adressant au sousigné, qui a remporté les premiers prix pour Mirroirs et Cadres à l'Exposition Provinciale tenue à Montréal en 1870. Une visite est sollicitée.

NAP. RHEAUME, No. 75, rue St. Laurent. 2-15b

A VENDRE OU A LOUER.

UNE SUPERBE DEPENDANCE, au Village St. Placide, à trois arpents du Quai des Vapeurs de Montréal à Ottawa. Dessus érigés: une Maison à deux étages, Ecurie, Remise, Boutique de Tanneurs avec tous ses accessoires; Jardin et Vergor. Le tout mesurant un arpent. Titres incontestables. S'adresser sur les lieux à M. Ephrem Raby, ou au propriétaire, M. Jos. Raby, 14, rue St. Philippe. Montréal. 2-15d

BAZAR-LOTTERIE

Au bénéfice de L'EGLISE CATHOLIQUE DE SUTTON, (Province de Québec.) 60 LOTS DE \$100 A \$10.

Tous les billets, autres que les 60, emporteront un article au-dessous de la valeur de \$10.

LE TIRAGE AURA LIEU EN AVRIL.

Prix pour 1 Billet. \$1 \$4

E. MALHIOT, Prêtre, Curé de Sutton. 2-15c



PUISSANCE DU CANADA.

DEPARTEMENT DES DOUANES, Ottawa, 30 Mars 1871. MARCHANDISES SANS ENVOI.

AVIS.

(Par ordre de l'Honorable Ministre des Douanes.)

AVIS est par les présentes donné que le et après le PREMIER MAI prochain, la 49me section de l'Acte concernant les Douanes, 31 Victoria, chap. 6, qui déclare "si aucun paquet est trouvé contenant des Marchandises non mentionnées dans l'envoi, telles Marchandises sera absolument forfaites," sera strictement mise en force, et les Marchandises sans envoi sera absolument forfaites.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. 2-15c

ENTREPOT AGRICOLE

MAGASIN DE SEMENCES DU CANADA,

COIN DES Rues McGill et Foundling MARCHÉ STE. ANNE, MONTREAL.

WILLIAM EVANS,

Grenetier du Conseil Agricole de la Province de Québec.

MACHINES et APPAREILS D'AGRICULTURE de toute description.

GRAINES, SEMENCES pour les champs, Graine de Jardin et de Fleurs.

PEPINIERES, Sémis à la Côte St. Paul, près de Montréal.

ARBRES FRUITIERS et de PARURE, ARBUSTES, ROSES, PLANTES pour SERRE et PLANTES RAMPANTES.

LEGUMES, PETITS FRUITS, etc., etc. Un magnifique stock de Pommes, Poiriers, Corisiers prêt pour la livraison au commencement du printemps.

On pourra obtenir des catalogues de toutes les Semences décrites plus haut, en s'adressant à l'Entrepôt. 28 mars 2-13c

A LOUER, une grande maison en pierre, à quatre étages, dans la rue Ste. Thérèse, (entre) les rues St. Gabriel et St. Vincent. Cette maison est très-bien adaptée pour une manufacture de Chaussures, ou un magasin en gros. S'adresser à D. R. STODART, Courtier, 146, Rue St. Jacques. 7-2m

SI VOUS AVEZ LA TOUX, ESSAYEZ

Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray.

Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc.

Vingt-cinq centins la bouteille. Vingt-cinq centins la bouteille. A vendre par tous les Pharmaciens respectables. 3-8i



NE FAITES USAGE QUF DE L'EMPOIS DE GLENFIELD

Grandement employé dans la BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE, Et dans celle de SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GENERAL DU CANADA. C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant. 1-46-1f

JARDINIER.

Un Français, Agé de 36 ans, désire trouver un engagement à l'année, gages raisonnables. Peut produire de bons certificats. S'adresser au bureau du journal. 2-15c

A. BÉLANGER, ÉBÉNISTE,

Informe sa nombreuse clientèle et le public en général, qu'à partir du 23 Mars courant, il vendra un Stock de Banqueroute, consistant en Meubles de toute espèce, à quinze pour cent meilleur marché que n'importe quelle autre maison, et délie toute compétition pour le prix et la qualité. Une visite est sollicitée.

A. BELANGER, 276, rue Notre-Dame, à l'enseigne de la Grosse Chaise Rouge, et quatre portes à l'Est de MM. H. et H. Merrill, Montréal. 2-12m

Teinturerie Royale à la Vapeur, 706, RUE CRAIG, 706.

Les Soussignés informent le public qu'ils ont commencé les affaires à MONTRÉAL, et sont prêts à exécuter toute commande, telle que TEINDRE, ESTAMPER et NETTOYER. Le tout très-bien exécuté et au meilleur marché possible. Venez voir et examiner les échantillons, et aussi demandez la Liste des Prix. Tout ouvrage est garanti.

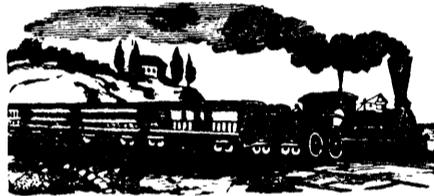
MERSEBACH ET CIE. N. B. - ROBES, HABITS, etc. Teints de toutes les Couleurs sans être défaits. Les échantillons de M. MERSEBACH ont obtenu le PREMIER PRIX de la dernière Exposition. OFFICE: 706, rue Craig, près de la Salle St. Patrice. TEINTURERIE: 2034, Ruelle des Fortifications. 2-12i

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS. Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus communs, reliés à des prix très modérés. Les abonnés de l'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché. No. 36 RUE ST. VINCENT, MONTREAL. 1-52zz

DEPARTEMENT DES DOUANES, Ottawa, 31 Mars, 1871. L'ESCOMPTE AUTORISE sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier. 6d



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORÉ DES TRAINS. POUR L'HIVER DE 1870-71.

AUGMENTATION DE VITESSE. Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit: ALLANT A L'OUEST,

Trains de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires. 8.00 A.M. Express de Nuit pour Ogdensburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Détroit, Chicago et tous les points de l'Ouest à 8.00 A. M. Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires. 6.00 A.M. Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires. 4.00 P.M. Trains pour Lachine à 6.00 A.M., 7 A.M., 9.15 A.M., Midi, 1.30 p. m., 4.00 p. m., et 5.30 p. m. Le train de 1.30 p. m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires. 7.10 A.M. Express pour Boston via Vermont Central. 9.00 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central. 3.45 P.M. Express pour New-York et Boston via Plattsburg, le Lac Champlain, Burlington et Rutland. 6.00 A. M. Do de do. 4.00 P. M. Express pour Island Pond. 2.00 P.M. Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement. 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Dortoires à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet. Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE," laisseront Portland pour Halifax, N. E., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p. m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La Compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jeudis, à 6.00 heures p. m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie. Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grand'Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant. Montréal, 7 Novembre 1870. 1-46-1f

L'ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE

DE J. B. ROLLAND ET FILS POUR 1871.

C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles. - A vendre chez tous les Marchands. - Prix: 5 centins.

N. B. - C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses soit conforme à l'Ordre. AUSSI le Calendrier de la Puissance du Canada pour 1871, contenant une liste complète du clergé de la Puissance.

NOUVEAUTÉ! CARTES JACQUES-CARTIER.

Nous venons de recevoir un grand assortiment de Cartes à Jouer avec le portrait de Jacques-Cartier sur le dos, de différentes qualités, soit de \$1.20, \$1.75, \$2 et \$3 la douzaine. - En vente à la Librairie de

J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent. 2-14c

NOTRE-DAME DE LOURDES,

Par HENRI LASSERRE. Ouvrage honoré d'un bref spécial adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX. - Trente-sixième édition. - Autorisé par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, et ornée de deux belles gravures. 1 beau vol. in-8 de 360 pages. Br. 75 cts.; rel. \$1. - En vente à la Librairie de

J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent, Montréal. 1-34-zz

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE.

ETABLIE 1828. CHARLES GARTH ET CIE., PLOMBIERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ, FONDEURS DE LAITON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS ET MACHINISTES, ETC., ETC. Fabricants et Importateurs de CUIVRE A L'USAGE DES PLOMBIERS, DES MECANICIENS, ET D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR; USINE A CUIVRE ET A FER; APPAREILS A GAZ ET A VAPEUR, ETC., ETC. Toutes sortes d'ouvrages pour Usines à Gaz, Etablissements Hydrauliques, Distilleries et Brasseries, Raffineries, Phares, etc., etc.

On entreprend de faire chauffer les Bâtimens publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaudre Patenté de GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de G. O. L. avec les Derniers Perfectionnements, et par la Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et repliés.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gazoiliers, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc.; Tuyaux en Fer Travailés, avec appareils de Fer Malléable et Fondus pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz. Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig. 1-47-zz MONTREAL.

LIBRAIRIE ET DÉPOT DE JOURNAUX. SENEVAL & CIE., 495, Rue Craig, Enseigne du grand livre, entre les rues St. Laurent et St. Dominique, Montréal. 2-10zz

GRANDE VENTE DE HARDES FAITES.

650 PARDESSUS, 400 PEA JACKETS, 1,000 PAIRES PANTALONS, 800 VESTES, 800 CHEMISES CASIMIR, 1,000 PAIRES CALEÇONS, Etc., Etc., Etc.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire. 40-6m. REGIS DEZIEL, 131, Rue St. Joseph.



DÉPOT de la CÉLÈBRE CHAISE HAMAC, CANAPÉ, PLIANT et FAUTEUIL, combinée EN UNE SEULE,

Au Bureau du DOMINION DYE WORKS, 301, rue Notre-Dame. 43tf Montréal.

DÉFENSE DE PARIS. MONTREAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER.

Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poêles, vos Tuyaux et vos Fournaises chez

GEORGE YON, FERBLANTIER ET PLOMBIER, No. 241, RUE ST. LAURENT, - No. 241. 2me porte de la rue St. Catherine.

Vous trouverez aussi à son Magasin un grand assortiment de Tuyaux de Poêles Soudés, Saux à Charbon, Chaudières à condense et toutes sortes de Ferblanteries pour l'usage de la maison. 43-tf

JAMES FYFE, FABRICANT DE BALANCES,

A remporté à l'Exposition de 1868, tenue à Montréal, une MEDAILLE D'ARGENT de Premier Prix et Diplomat, à toujours en main un assortiment complet de BALANCES de toutes espèces. 1-47-z

G. T. DORION, HORLOGER ET BIJOUTIER, 86, Rue St. Laurent, MONTREAL. 2-12z

WORCESTER, MASS. On a besoin d'un instructeur de bande, Canadien-français. Il lui sera payé \$25 par mois pour deux leçons par semaine. L'applicant devra être sobre, honnête et bon musicien. Il devra en outre être apte à jouer le premier cornet. Ecrivez de suite à A. T. LAMOUREUX, box 639 WORCESTER, MASS. Avril 8, 1871 2-14-c

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES BELLANDEISE, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom. TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry. ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Foyers en Stie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 1870

FERRONNERIE, ENSEIGNE DU CADENAS D'OR. Poêles, Coutellerie, Glacières, Corniches, 2-10zz L. J. A. SURVEYER, 529, RUE CRAIG.



AVIS PUBLIC

Est par le présent donné que jusqu'au et le 26ième jour d'AVRIL prochain, des Soumissions seront reçues à ce Département pour le bail de la propriété de l'Ordonnance au Côté du Lac, connue sous le nom de "Vieux Fort," consistant de tant de terre acquise par les autorités de l'Ordonnance en 1814, de l'Hon William Campbell, qui se trouve au sud du Grand Chemin, et de terre en arrière touchant aux rives du St. Laurent et Delisle, avec les Travaux Militaires et les Bâtisses; et l'usage du Canal construit ci-dessus, et les pouvoirs d'eau qui y sont érigés.

Les conditions du dit Bail devront être pour cinq ans à dater du 1er MAI prochain, 1871. Les soumissions devront mentionner le prix de la reite qu'on offrira, qui devra être payé tous les six mois, et les noms de deux cautions suffisantes qui devront être données pour le paiement et pour l'accomplissement des conditions.

Le Département devra avoir le pouvoir de reprendre possession de la propriété en donnant trois mois d'avis soit pour des fins militaires ou autres.

Le dit Bailleur devra réparer le Canal, afin qu'en cas de guerre ou autre événement, il pourra être employé comme Canal.

Le dit Bailleur ne pourra pas avoir le pouvoir de le sous-louer sans un ordre spécial par écrit du Département.

Les Bâtisses sur le terrain peuvent être employées, mais non démolies ou déplacées sans la sanction du Département.

Un plan de la propriété peut être vu au Bureau de l'Ordonnance, Branche des Terres de ce Département.

E. PARENT, Sous-Secrétaire d'Etat du Canada.

W. F. COFFIN, Agent des Terres de l'Ordonnance. Ottawa, 20 Mars 1871. 2-13d

\$15,000 VALANT DE HARDES FAITES, CHEMISES, COLS, COULETS, GANTS, CHAPEAUX ETC., ETC.

Une grande variété de Draps Français, Anglais, Tweed et Casimir. Tout ordre sera exécuté avec goût et promptitude, à 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire. Une visite est sollicitée. REGIS DEZIEL, 131, RUE ST. JOSEPH. 2-13z

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE. ABONNEMENT, \$3.00 par année Aux Etats-Unis, 3.50 Par numéro, 7 Centins Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES, 10 Centins la ligne 1re fois 5 Centins 2me " &c.

Tous ceux qui ne renouvellent pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'Administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes. L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'Administration.

FRAIS DE POSTE-ATTENTION! Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'Administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.